

Du berceau à la névrose

Du même auteur

Miroir de femme

Un enfant nommé désir

Mariage noir pour divorce en blanc

Question d'analyse

Bonjour Docteur !

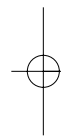
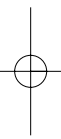
Dans la même collection

Vos gueules les psy

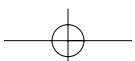
RAYMONDE HAZAN

Du berceau à la névrose

HR

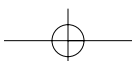
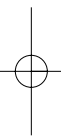
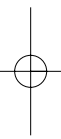


© HR, avril 2004
ISBN : 2-9520248-1-2



*À mes patients et patientes,
Je vous remercie de la confiance que
vous avez bien voulu m'accorder.
Bien à vous,*

Raymonde



Ah, si chaque enfant pouvait venir au monde avec un guide mode d'emploi !

Chaque enfant est si différent dans sa sensibilité, son sens de l'observation, sa personnalité, qu'il est impossible de dire ce que nous *devons* faire.

Mais il y a des erreurs à ne pas commettre.

La mère a un rôle bien précis et le père une place bien définie. C'est pourquoi je vous propose que nous fassions ensemble ce voyage merveilleux à travers « le monde de l'enfant » : notre plus doux rêve...

Lorsque j'ai voulu écrire un livre sur les enfants et les erreurs à ne pas commettre, je me suis aperçue, après lecture, que je parlais de ce qui pouvait, en cas d'erreur, engendrer, bien plus tard chez l'adulte, des névroses.

C'est la raison pour laquelle j'ai construit ce livre en deux parties :

DU BERCEAU : les erreurs à ne pas commettre pour les futurs maman et papa,

AUX NÉVROSES : quelles en sont les conséquences, notamment pour ces grands enfants adultes que nous sommes. Vous pouvez retourner au berceau pour comprendre, et tenter d'y remédier.

Mais il serait utopique de vous laisser croire que nous ne pouvons commettre *aucune* erreur.

Simplement parce que nous, parents, faisons ce que nous pouvons avec ce que nous sommes. Nous avons *notre* passé et notre *héritage familial*. Nous ne sommes en rien *coupables*, juste *responsables*.

Et comme disait le docteur Freud : « Faites ce que vous voudrez, de toute façon, ce sera mal ! »

Je dirai : « À force de donner à nos enfants ce qui nous a manqué, nous avons oublié de leur donner ce que nous avons reçu. »

La seule chose qui avec certitude est le meilleur des remèdes, c'est l'amour, la compréhension, le respect de nos différences, la communication et apprendre à savoir dire... « *Je t'aime.* »

Si les enfants sont si perturbés de nos jours, c'est parce que plus personne n'est à sa place !

Et si charité bien ordonnée commence par soi-même, être heureux c'est déjà offrir à son enfant *le droit au bonheur* !

Avant-propos

Notre psychisme est composé de trois parties.

La première partie de notre psychisme est le *conscient*. Il représente nos pensées, nos idées et tout ce que nous maîtrisons, au contraire de l'inconscient.

Lorsque nous pensons à une chose, prenons une décision ou encore émettons un souhait, un désir et que nous passons à l'action, c'est un phénomène *conscient*.

La deuxième partie est *l'inconscient*. Il est rempli d'idées, de pensées dont nous sommes totalement ignorants.

Freud disait lui-même : « Comment pourrai-je vous expliquer ce qu'est l'inconscient si précisément il est votre inconscient ? »

C'est cette partie qui nous joue des tours car elle va diriger, à notre insu, notre façon d'être. Mais c'est dans cette partie *inconsciente* que se trouve notre réelle personnalité.

La troisième partie est ce que j'appellerai « *le centre de tri* ». Il a pour fonction de rendre *conscient* ce qui est

inconscient. Son travail est de rejeter les idées reçues afin de créer des idées qui lui sont propres.

Lorsque le *centre de tri* ne réussit plus à faire *le tri* entre nos réels désirs et nos idées reçues, notre esprit devient confus.

C'est ici que nous, psychanalystes, intervenons.

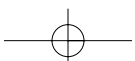
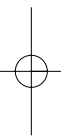
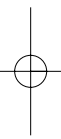
COMMENT FONCTIONNE NOTRE PSYCHISME ?

Notre inconscient, et ce depuis notre conception, a absorbé des données. Mais lorsque les idées conscientes viennent se mettre en opposition aux idées inconscientes, le centre de tri a la fonction de remplacer un élément par un autre. Aussi, lorsque *le centre de tri* n'arrive plus à ranger son courrier dans les bonnes cases, c'est le foutoir ! Déséquilibre garanti !

Notre esprit s'embrouille, nous ne voyons plus clair, puis surviennent les migraines, maux de tête, vertiges, etc.

Alors, ensemble, voyons dans cette première partie (*Du berceau...*) : ce qui *doit être*. Et dans la deuxième partie (*...aux névroses*) : les conséquences d'une mauvaise mise en place de ce berceau.

DU BERCEAU...



CHAPITRE PREMIER

À QUEL MOMENT COMMENCE LA VIE DE L'ENFANT ?

Pour le respect du droit à l'avortement, je considère que la vie de l'enfant commence à trois mois dans le ventre de la mère.

Psychologiquement, ce qui est différent, je dirai que la vie de l'enfant commence dès sa conception.

Lorsque deux personnes font l'amour, le spermatozoïde et l'ovule ne s'accouplent pas systématiquement. Lorsque la femme est psychologiquement prête à accueillir un enfant, l'embryon trouve un terrain favorable et s'installe alors au creux de cet amour.

Ce n'est pas un hasard si une femme désire plus fort un homme dans son corps aux environs du quatorzième jour du cycle féminin, c'est simplement qu'elle est en période d'ovulation.

L'homme dépose son spermatozoïde avec amour et la femme le reçoit dans le même amour.

L'accouplement dessine sa création.

L'embryon s'installe chez une femme dans la partie « physique » : son corps. Mais aussi dans son « espace

psychologique» : son psychisme, tant dans la partie consciente que dans l'inconsciente.

Si l'inconscient n'est pas d'accord, le fœtus est rejeté, c'est le cas « d'avortement spontané » par exemple.

Une femme qui n'est pas prête décidera d'un avortement. Il s'agit d'une pensée consciente.

Le corps et la pensée fonctionnent en toute complicité. Si le désir d'être mère s'inscrit dans notre conscient, il ne doit pas rencontrer d'obstacles dans notre inconscient. Il n'est pas rare de conclure qu'une maman qui croit ne pas « pouvoir enfanter », présente un blocage psychologique, tout simplement.

Mais c'est souvent, chez une femme, la « peur de ne pouvoir enfanter » qui déclenche un rejet.

Lorsque son désir devient plus fort que sa peur, elle devient mère.

Dans le cas inverse, si inconsciemment nous désirons un enfant, l'inconscient étant plus fort, l'enfant s'installe.

C'est pendant un acte amoureux que l'enfant est conçu et c'est souhaitable ! Il devient de ce fait le « fruit de notre désir ».

Ce petit noyau se construit dans le ventre de sa maman mais plus encore entre papa et maman.

Ce petit embryon est trimbalé, ballotté de droite à gauche, dans une eau de mère qui évidemment trouve son symbole « d'eau de mer ».

Durant les neuf mois qui suivent, l'enfant entend tout ce qui se dit et ressent chacun des mouvements du corps de sa maman ainsi que ses émotions.

Je ne saurai dire à quel point l'embryon, ce petit noyau, est beaucoup plus réceptif à son environnement qu'un enfant de trois ans, et même qu'un adulte !

Le fœtus suit, dans le ventre de la mère, toutes les vibrations émotionnelles de ses parents et autres personnes de son entourage.

Durant ces neuf mois, la future maman est « pleine de son bébé » : dans sa pensée, dans son cœur, dans son regard, son sourire et son corps.

Quel bonheur, de nos jours, de voir ces gros ventres éclore comme des gros œufs de Pâques. Ces ventres, qui parfois même, laissent apparaître une pointe de leur nombril. Le ventre de ces femmes qui, enfin, se sont accordé le droit de ne plus cacher leur ventre.

Ces ventres, bien en avant, nous montrent par leurs rondeurs que la femme a pris une autre place, celle de ne plus avoir honte, ni de ses formes, ni de son corps puisque être mère, c'est aussi rester femme.

Peu à peu, le corps de la mère et celui de l'enfant ne forment plus qu'un.

Papa, vous êtes exclu de ce cercle. Pourtant, vous êtes le fondateur de cette bulle.

Vous avez la lourde tâche de protéger la mère et son ventre, jusqu'à la naissance, puisqu'ils sont inséparables.

L'homme et la femme forment *le couple*.

Papa protège : *la mère et son fœtus*.

L'enfant est conçu, l'embryon est « au creux deux ».

... C'est ici que commence l'histoire de l'enfant...

L'ÉTAPE FŒTALE

Il est là et bien là ! Il vous entend, il vous sent, vous ressent. Il reçoit et perçoit dans les moindres détails. Il reconnaît la voix de sa mère, tiens, il entend papy et mamie, voilà tata, voilà tonton ! Il entend les rires, perçoit les sourires, les murmures, mais aussi les agacements des uns et des autres. Maman s'endort : il s'endort. Maman sursaute : il s'effraie, maman s'apaise, il est tranquille. Durant ces neuf mois, l'enfant enregistre, comme sur un disque dur, ce qui se passe autour de lui. Il fait connaissance avec le monde qui, dans neuf mois, l'accueillera. C'est ce que je nomme : « **La mémoire inconsciente intra-utérine.** » Comme un arbre, ce sont ses racines qui sont en train de se forger. Durant neuf mois, l'enfant va enregistrer tout ce qui se passe. La façon dont l'enfant est porté détermine plus tard une bonne partie de son équilibre psychique !

Dans le ventre de sa maman, bébé profite de tout et tout lui profite, elle est lui, il est elle.

Aussi, pendant ces neuf mois, l'enfant est partie intégrante de notre corps et papa nous protège des agressions de toute sorte.

Alors, encore et encore, comme toujours, c'est de l'amour qu'il se construira le mieux.

CHAPITRE II

LA NAISSANCE

LA FEMME DEVIENT MÈRE ET L'HOMME PREND SA PLACE DE PÈRE

Je considère qu'une femme est mère dès son adolescence, de par sa morphologie. Son corps est conçu pour porter un enfant.

Elle sera mère ou, pour quelque raison que ce soit, elle ne le deviendra pas.

Une femme est mère du fait qu'elle désire un enfant et même du fait qu'elle dise : « Je ne veux pas d'enfant. »

Elle est constamment rattachée à cette « notion de mère ».

Ce n'est pas la même chose pour un homme, qui ne vit pas dans son corps les mouvances du désir de mère, même s'il le vit dans sa pensée.

Une femme naît mère, un homme devient père à la naissance de son enfant.

Alors, ne nous étonnons pas de cet instant de « fuite » ou de « panique », au moment où, précisément,

maman ressent la nécessité de la présence du père à ses côtés, car la réelle prise de conscience d'être père ne peut avoir lieu qu'au premier cri de bébé, voire aux premiers pas de l'enfant.

Ce qui peut décevoir les mamans est pourtant « presque » logique :

Un homme désire son bébé, mais vient ensuite, parfois, la prise de conscience de sa lourde responsabilité qui peut l'effrayer.

Tandis que maman a porté cet enfant, elle se prépare à le recevoir en consultant son médecin régulièrement, en parlant de son futur bébé, en cherchant conseil auprès des autres mamans, etc.

C'est à la maman de faire participer le plus possible papa à cette future naissance mais surtout déjà à cette vie intra-utérine de l'enfant.

Les hommes sont cependant parfois trop pudiques pour accompagner la maman comme ils le souhaiteraient.

Alors ne vous obstinez pas à vouloir que papa soit là constamment. Il fait ce qu'il peut et cela dépend beaucoup de son éducation, de sa maturité, de sa relation à sa propre mère et surtout de sa personnalité.

Il y a une question que je souhaiterais soulever : « Un père doit-il assister à l'accouchement ? »

Il y a deux notions que nous ne pouvons séparer : l'accouchement et la naissance du bébé.

Ce sont deux notions différentes, je m'en explique.

Il est bon que papa soit là quand bébé arrive.

Il est moins bon, pour certains pères, d'être présents à l'accouchement.

C'est un réel bonheur pour le papa de voir son bébé au premier rayon de lumière de sa vie.

Il est nettement moins bon pour le couple que « l'homme » assiste à cet accouchement.

Peu de personnes l'avouent, moi je le dis pour ces motifs :

Si un homme peut faire l'amour à une femme, à sa femme, certains hommes rencontrent un « blocage sexuel » qui peut se manifester quelques mois voire quelques années après la naissance de leur enfant.

Il faut comprendre que par où l'enfant est venu, et ce pour quelque temps, ces hommes ne pourront plus « pénétrer » cet endroit devenu « sacré », par une naissance. Cette naissance qui les ramène instantanément à leur propre naissance et c'est souvent comme s'ils avaient leur propre mère en face d'eux.

Inconsciemment, l'image de l'une se superpose à l'image de l'autre.

La phrase la plus courte – mais prenons-la dans son sens noble du « baiser » – afin de m'expliquer serait : si un homme peut « baiser » une femme, il ne peut pas « baiser une mère ».

Alors, parfois mieux vaudrait ne pas insister pour que papa soit présent à l'accouchement, mais plus à la naissance, ce qui est une nuance.

Les neuf mois se sont écoulés.

À savoir : les dernières semaines peuvent paraître une éternité !

D'autant plus que nous ne savons pas quand bébé nous fera l'honneur de se montrer.

Les dates sont une chose, le moment où bébé a décidé de venir nous voir en est une autre.

Il n'est pas rare d'aller à la clinique pour finalement rentrer chez soi et accoucher huit jours, voire trois semaines plus tard.

Le départ pour la clinique est une joie, puisque, enfin, nous allons faire connaissance avec celui ou celle que nous attendons depuis si longtemps...

Mais voilà que, parfois, la joie et la peur se mélangent.

Pourquoi une maman peut-elle éprouver une peur ?

La première peur qui peut apparaître, et elle est la plus belle, c'est quand une femme prend conscience de ce « pouvoir de donner la vie », même si la conception est créativité de l'homme et de la femme, ne l'oublions pas.

Mais voilà que l'inconscient vient y mettre son grain de sel et nous sommes instantanément propulsés dans le flash-back de notre propre naissance. Les turbines inconscientes de notre psychisme se mettent en route.

Lors de la naissance de ma dernière petite-fille Laura, qui a aujourd'hui quatre ans, l'anesthésiste de la maman lui a collé une musique de chant d'oiseaux dans les oreilles. J'ai trouvé cette idée merveilleuse. D'une part, parce que ma petite-fille se souviendra des chants d'oiseaux, qui resteront le chant de sa naissance, mais aussi, d'autre part, parce que sa maman ne pouvait pas, à travers ceux-ci, laisser interférer l'inconscient dans d'autres souvenirs.

Le conscient étant interpellé, occupé, l'inconscient démissionne.

Ainsi, la naissance de notre enfant, dans notre inconscient, va venir bousculer notre psychisme en y incorporant des souvenirs de notre propre naissance.

La naissance étant un moment important, le père et la mère sont fragilisés par leur état plus émotif que d'habitude.

Si maman peut revisionner sa propre naissance dans des schémas inconscients, le papa n'est pas épargné du même principe. Mais bien souvent, à ce moment-là, papa réalise l'ampleur de ses responsabilités à venir et cela peut entraîner une panique à bord.

Ne vous étonnez donc pas de voir papa quitter la pièce ou marcher en long, en large et en travers en attendant de voir ce petit bout de chou qui viendra changer sa vie, sa place et ses responsabilités.

Quoi qu'il en soit, bébé est prêt à sortir !

Il éprouve le besoin d'aller voir, au-dehors, ce qui se passe.

La naissance est un moment important, voici pourquoi.

Adulte, à chaque départ de notre vie, à chaque événement nouveau, à chaque tournant et décision importante à prendre, nous allons réagir de la même façon que lorsque nous sommes venus au monde.

Une de mes patientes disait : « Je suis sortie comme un bouchon de champagne ! »

Et, en effet, chaque virage, durant son analyse, fut

abordé avec facilité et joie, même s'il y avait quelques bulles, ce qui n'en était pas moins pétillant !

C'est aussi la manière dont l'enfant est porté, pendant neuf mois, qui engendre la manière dont il vient au monde.

Un bébé bien porté dans l'amour et dans la douceur n'est pas pressé de sortir. Il feignante dans son lit de mère le plus longtemps possible. Ce sont ces adultes « à grâce matinée » qui peuvent s'endormir paisiblement en oubliant un rendez-vous, même très important. Ces bébés « pas pressés de sortir » sont de grands « jouisseurs » de la vie.

Adultes, ils apprécient les bonnes choses et aiment à languir sous une bonne couette. Bien portés, ce sont des personnes qui se sentent bien dans n'importe quel endroit et particulièrement dans une eau douce et chaude, à condition d'y trouver un certain confort, bien sûr !

Un enfant qui a rencontré quelque difficulté durant ces neuf mois, et ce pour quelque raison que ce soit, nous pouvons le dire, nous pouvons l'entendre, sans en accuser la maman, cet enfant peut montrer dès la naissance des signes de nervosité.

L'enfant qui rencontre des difficultés durant son séjour intra-utérin sera, soit pressé de sortir, excédé par les mouvances de sa mère, soit, au contraire, il ne souhaitera pas sortir par peur de trouver « pire » au-dehors.

Nous les reconnaissons, en analyse, par exemple, recroquevillés sur eux-mêmes.

Mais revenons vers les « normalités ». Le bébé est sorti, maman se porte bien, papa prend conscience de ses responsabilités, maman et ses peurs ont vérifié que l'enfant va bien, maman a pris soin de regarder chaque détail de son bébé, tout le monde est rassuré, l'enfant est bien arrivé, l'enfant est né, l'enfant est calme et s'endort paisiblement dans les bras de sa maman, entouré par son père.

Papa, maman et le bébé se sentent bien.

Ainsi, la naissance restera inscrite dans la mémoire inconsciente comme la deuxième étape de la construction du psychisme de l'enfant.

LE RETOUR À LA MAISON

La chambre de bébé est prête !

Les meubles sont repeints, tout a été conçu sur-mesure pour bébé.

Quoi qu'il en soit, bébé a sa chambre ou son coin de chambre.

Il est important que le nouveau venu trouve sa place, aussi petite soit-elle.

Bébé a besoin d'un endroit calme et sécurisant.

C'est là que nous comprenons la différence entre le père et la mère.

Si maman a écouté battre le cœur de son enfant dans son ventre, papa ne l'a entendu que lorsqu'il en ressentait le désir.

Pendant que papa dormait, maman a vécu son enfant à l'intérieur de son corps.

De retour à la maison, maman s'en souvient.

Papa retrouve le sommeil, enfin, à peu près !

Cette nuance entre le père et la mère peut entraîner quelques complications : le père, après toutes ces émotions, aimerait retrouver sa femme...

Comme avant.

Mais, bien souvent, de retour à la maison, maman a la tête ailleurs ! « Le petit dort bien ? Tu l'entends respirer ? Tu penses qu'il a assez mangé ? Ce n'est pas l'heure de la tétée ? »

Autant de questions qui font que papa se sent délaissé... à juste titre !

Le père peut commencer à s'en agacer.

Attention, danger ! Il peut alors aller voir ailleurs !
Qu'on se le dise !

Papa, sachez que maman va rester en « symbiose totale » avec son enfant et ce, au moins jusqu'au sevrage.

Cette période varie selon les critères suivants :

La femme doit remplir trois rôles :

– La femme : elle s'habille, prend soin d'elle et garde sa place auprès de son homme.

– La mère : elle est sans cesse préoccupée du sort de ses petits et leur fait don de son temps.

– La maîtresse : elle retourne dans le nid de son homme.

Seulement, maintenant que bébé est là, les rôles de la femme basculent !

Il est rare qu'une femme venant de mettre un enfant au monde retrouve sa place dans le nid conjugal. Pour des raisons biologiques, le corps de la femme a besoin de reprendre forme et pour des raisons psychologiques, une femme a besoin de temps pour retrouver sa place dans son esprit.

Durant cette période, la jeune maman est très fragilisée.

C'est ici que maman attrape le « baby-blues ».

Partagée entre le système biologique qui subit d'importantes transformations, sa place et ses différents rôles à tenir et surtout l'accomplissement de son désir (son bébé), maman est fragile.

Comme après chaque réussite s'installe le « *syndrome de réussite* », qui se traduit par un lâcher-prise, souvent suivi d'un état semi-dépressif. La pression se relâche, tout simplement après les efforts et les inquiétudes.

Alors papa est là !

Oui, mais attention : pas question que papa prenne le rôle de mère !

Même pour soulager la mère !

Où va dormir bébé ?

Pour des questions de sécurité et de soulagement de l'inquiétude omniprésente de la mère, il est bon que le bébé, pendant quelques mois, dorme près de sa maman.

La symbiose avec la mère étant en place, il est préférable que maman puisse entendre bébé dormir les premières nuits.

C'est souvent pour ne pas déranger papa ou préserver son couple qu'une mère laisse son bébé dormir dans une autre chambre.

L'enfant est plus en sécurité près de ses parents pendant au moins les trois premiers mois.

L'enfant ne sera pas plus autonome parce qu'il a dormi dans sa chambre dès le retour à la maison. Il est sensible à son retour à la maison car bien qu'il connaisse les bruits (entendus en espace intra-utérin), il entre dans un cadre nouveau.

La période de « construction de son autonomie » vient plus tard !

Bébé peut donc trouver une place transitoire dans un coin de la chambre de ses parents mais pour une très courte période (trois mois à quatre mois) !

Même s'il est bon que bébé dorme d'abord près de ses parents, il existe des limites à ne pas dépasser et des erreurs à éviter :

– Laisser l'enfant dormir entre papa et maman toutes les nuits.

En agissant ainsi, nous plaçons notre enfant dans un « entre deux », entre d'eux, ce qui rend beaucoup plus difficile, plus tard, la séparation entre la mère et l'enfant car c'est une place qu'il devra quitter pour devenir adulte.

– Laisser pleurer bébé ?

Seule une maman est en mesure de comprendre ce que son bébé tente de dire au travers de ses pleurs, ses

cris ou ses sourires. Un bébé n'ayant que ce langage pour se faire entendre, il est important de tenter de répondre à sa demande et non de le laisser pleurer sans l'écouter.

POURQUOI BÉBÉ PLEURE-T-IL ?

Soyez à l'écoute de votre enfant à tout âge !

Ne minimisez pas ses pleurs. Bébé peut pleurer pour différentes raisons :

– Des causes « techniques » : il a soif, faim, il est mouillé ou il a un bobo. Tout cela est à observer de près dès qu'il se met à pleurer.

– Il tente de faire entendre son mal-être. N'oublions pas sa perception sensitive !

– Il a peur, il ne se sent pas en sécurité. Le silence peut effrayer certains enfants alors que le bruit en effraiera d'autres. Le noir et les portes fermées sont aussi très effrayantes pour un bébé et souvent certains bruits inquiétants entendus dans le ventre de sa mère lui reviennent en mémoire et le ramènent à sa peur initiale.

Cette histoire de bruit est intéressante car nous retrouvons parfois chez un adulte un bruit ou une odeur qu'il relie à une peur et qui trouve son origine en terrain intra-utérin (dans le ventre de la maman donc).

Soyons à l'écoute des pleurs de notre enfant afin d'en annuler l'origine. Recherchons dans ses pleurs le

discours que bébé tente de vous tenir. C'est très souvent une peur qui se manifeste car, je le répète, plus l'enfant est jeune, plus il est sensible.

Les adultes qui consultent, pour la plupart, sont de grands enfants qui ont grandi dans l'incompréhension, l'insécurité ou le manque d'affection, voire les trois à la fois.

Cela provient des schémas familiaux suivants :

– Un enfant qui ne serait pas arrivé au moment propice pour les parents.

– Une grand-mère pas d'accord sur le mariage des parents.

– Un manque d'argent, bien que ce ne soit pas la richesse de l'enfant.

– Des sentiments négatifs de ses parents que l'enfant aurait perçus pendant la grossesse. Il continuera de pleurer jusqu'à trouver une consolation sécurisante.

– Un sentiment d'insécurité. Il faut rechercher d'où vient ce sentiment d'insécurité et y remédier rapidement.

Le contraire de l'insécurité est la sécurité. Pour un enfant, sécurité signifie : être aimé, entendu, écouté et compris.

C'est dans le « monde de la mère » que l'enfant, sous la haute protection du père, met en place sa « sécurité » qui engendre plus tard la base de son assurance.

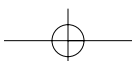
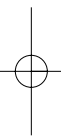
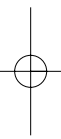
Comparons la vie à un arbre :

Le séjour intra-utérin et la naissance en symbolisent les racines, le monde de la mère et la haute protection du père sont symbolisés par le tronc.

Les branches sont sa route et les feuillages sa personnalité.

Un tronc abîmé donne rarement un feuillage verdoyant !

L'ensemble dessine l'arbre de notre vie !



CHAPITRE III

LE MONDE DE LA MÈRE

L'enfant va traverser une période de symbiose totale avec sa maman.

Papa est exclu de ce cercle, mais il a le rôle du protecteur de ce cercle créé autour du bébé et de sa maman. L'enfant est entré, depuis sa conception, dans le monde de la mère.

Le monde de la mère est comme une bulle en verre qui entourerait la mère et l'enfant.

Je me souviens de la naissance de ma fille.

Je venais d'avoir dix-huit ans. Sandrine était dans un joli berceau en vichy rose mais celui-ci était au pied de mon lit... J'ai attendu que l'infirmière referme la porte derrière elle pour tirer le berceau plus près de moi.

J'ai regardé ce bébé qui était le mien et ce, pendant des heures, le jour et la nuit.

L'infirmière s'en est agacée, a repoussé le berceau au pied du lit et a éteint la lumière puis claqué la porte !

J'ai attendu quelques minutes que ses pas s'éloignent dans le couloir et je me suis précipitée sur le berceau

pour le ramener près de moi afin de regarder ce nouveau-né qui dormait paisiblement...

Le lendemain aux aurores, épuisée de ma joie, j'ai été réveillée par les hurlements de l'infirmière qui m'a menacé de me retirer mon bébé si, disait-elle, je n'étais pas « raisonnable » car cela « m'empêchait » de dormir...

Ce qui me maintenait en éveil, c'était la joie d'avoir ce bébé.

Il est vrai que je n'en dormais plus la nuit, tant le bonheur de cet enfant me réjouissait le cœur !

Que se passe-t-il dans ce monde de la mère ?

L'enfant reconnaît la voix de sa maman. Il l'a entendue respirer, manger, souffler, chanter, pleurer peut-être, souffrir aussi, avoir peur ou être inquiète, il a entendu son cœur battre de joie, être heureuse, bref, il a vécu ce qu'elle a vécu.

Nous sommes au premier jour de la vie du bébé. Ce petit bébé se sent une toute petite chose sous le regard de sa maman.

Le monde de la mère lui semble immense car il se sent tout petit.

Observez encore ce bébé : tous ses sens sont en extase, il est satisfait, nourri, aimé, regardé, entendu dans ses pleurs. On peut dire que *ses besoins sont satisfaits*.

N'est-ce pas cette satisfaction que nous, adultes, recherchons tout au long de notre vie ?

Ce sont de réels moments de magie, d'accomplissement de nos désirs.

En grandissant, aucun adulte ne peut oublier ces instants. Ils restent inscrits dans notre mémoire, et c'est bien de cela dont peut souffrir l'adulte, grandir et ne plus ressentir la satisfaction de ses cinq sens comblés. Regardons cet enfant : un bienheureux dans le creux de sa maman. Observons bien ce bonheur de béatitude...

Ses cinq sens comblés :

- la nourriture ;
- le toucher ;
- l'écoute ;
- le sentir ;
- le regard.

Ces cinq sens sont un « besoin » chez l'enfant, largement satisfait par sa place au sein de sa maman.

Lorsqu'un adulte formule un « besoin », il ne fait que faire resurgir le manque de cette période de satisfaction extrême.

Quelques adultes disent dans la confusion : « J'ai besoin d'un homme » ; « J'ai besoin d'une femme. »

Ce que cet adulte exprime, c'est le désir de retourner dans le « monde de la mère », où tout désir des sens est « en extase » par son accomplissement.

Alors c'est un moment à ne pas négliger, ou bien votre enfant vous dira un jour, à vous ou à un psy : « J'ai besoin... »

Nous n'avons pas « besoin d'un homme ou d'une femme ».

Nous désirons « être avec un homme ou une femme ». C'est une différence fondamentale !

Toute formulation de *besoin* est un message de l'inconscient, faisant référence à cette période.

Souvenez-vous bien de cela car nous, pauvres adultes, c'est bien ce moment d'osmose totale avec l'autre que nous recherchons sans cesse dans les bras d'un autre, dans les bras d'une autre :

Un homme ou un femme qui nous tiendrait bien au chaud, à l'abri du regard des uns, du regard des autres, dans la tendresse et dans l'amour !

LA SYMBIOSE

La symbiose commence à la naissance de l'enfant.

La mère et l'enfant sont unis dans un amour symbiotique où l'un dépend de l'autre pour exister et l'autre dépend de l'une pour vivre.

Cette *étape symbiotique* est très importante et ne doit pas être interrompue, l'équilibre de la mère et celui de l'enfant en dépendent dès la naissance mais aussi beaucoup plus tard car elle est *mémorisée par l'enfant*.

Le rôle du père est de protéger la « mère et l'enfant » mais en aucun cas de s'infiltrer entre les deux. Cette symbiose doit être respectée.

Cela ne signifie pas que le père ne doit pas être là, bien au contraire.

Le rôle et la présence du père permettent précisément que cette symbiose « mère-enfant » soit protégée et se déroule le mieux possible.

C'est le moment de prendre un peu de repos, papa !
Si un père se positionne, au moment de la naissance et les mois à venir, en symbiose avec son enfant, il prend une place de mère.

Le père ne doit pas prendre la place de la mère ! Ce qui ne veut pas dire ne pas prendre soin de son enfant, c'est bien différent.

La place du père, nous le verrons tout au long de ce parcours est capitale.

La mère et l'enfant sont en symbiose et cette période va durer jusqu'à l'autonomie partielle de l'enfant : moment où il pourra manger seul, marcher seul, jouer seul et communiquer avec les autres.

Mais au premier jour du bébé, il est elle et elle est lui.

Il ne peut vivre sans elle et plus encore, il est, symboliquement, « un bout d'elle ».

CE « BOUT D'ELLE »

Ce bébé ! Il a vécu par elle et au moyen d'elle. Il est comme elle et... il est elle.

Elle a vécu pour lui, à travers lui et... elle est lui.

Il est parti d'elle et elle fait partie de lui.

Lui, ce bébé, se prend pour elle. Il ne voit qu'elle et elle ne regarde que lui.

S'il est « un petit bout d'elle », nous pouvons comprendre la difficulté à se séparer d'un côté comme de l'autre ; cela représente parfois de devoir s'amputer

d'une partie de soi qui, plus tard, trouvera les mots, dans la bouche d'un adulte : « Je ne peux vivre sans elle. » Ou encore : « Elle est une partie de moi. » Mais aussi : « Elle, elles, aile, ailes. »

Plus tard, maman, avec l'aide de papa, devra en effet donner des ailes à son bébé afin que celui-ci puisse quitter ce nid.

Dans le cas contraire, un bout d'elle reste attaché à la maman, l'enfant y perd ses ailes et ne peut ni s'envoler, ni « partir ».

Ah ! Ces adultes qui veulent partir. Partir !

Maman nourrit son bébé avec ce que papa « ramène à la maison », c'est-à-dire la nourriture. La nourriture et l'attention que nous donnons à nos enfants, la nourriture vitale et affective. Un enfant bien nourri pourra s'envoler et quitter son nid.

Un enfant « trop gavé » aura du mal à décoller.

Un enfant qui n'aura pas été suffisamment aimé, restera collé à elle.

« Un enfant, c'est comme un oiseau : bien nourri, il pourra quitter le nid et voler de ses propres ailes... sans elle. »

L'EFFET MIROIR

Dans ce monde de la mère s'inscrit « l'effet miroir ».

C'est-à-dire que dans le regard de sa mère, l'enfant se réfléchit, se voit, elle lui renvoie son image.

C'est bien une image de soi que certains adultes recherchent dans le regard des autres.

Ces personnes qui feraient n'importe quoi pour qu'on les regarde !

Sans le savoir, c'est ce regard de mère qu'elles recherchent désespérément.

Un homme peut rechercher un regard de mère dans le regard d'une femme tout comme une femme peut rechercher un regard de mère dans le regard d'un homme.

C'est bien cela qui complique les recherches amoureuses !

À noter que ce regard de mère sur son enfant, qui est « un besoin » pour lui, s'il venait à manquer, devient un réel handicap pour l'adulte car il engendre un manque de « reconnaissance » puisque c'est dans les yeux d'amour de sa mère qu'un bébé voit une première image de lui.

Aussi, retenons les éléments essentiels :

– Ce petit bébé se sent une toute petite *chose* sous le regard de sa maman.

– Dans le monde de la mère, la relation entre la mère et son enfant est *symbiotique*.

– Le regard de la mère est un *miroir* dans lequel on peut se voir, *se reconnaître*.

– Si un adulte recherche *la symbiose* avec un autre (ou une autre) ou *un regard* pour se voir, il est, avec certitude, *en recherche du monde de la mère*.

C'est ce que l'on nomme « *l'effet miroir* ».

Notre premier miroir est en effet le regard de maman. Adulte, pour une femme, son plus beau miroir sera le regard d'un homme et vice versa.

BÉBÉ BORD D'ELLE

Et le voilà ce bordel !

Ce « bébé bord d'elle » qui devra quitter le monde de la mère sans y rester coincé au bord, en se détachant de ce cercle d'amour sous la haute protection du père, qui forme un cercle autour de la mère et l'enfant et c'est bien cela la difficulté :

S'en sortir, sans y laisser ses ailes !

Prendre son envol et quitter ce cercle sans rester prisonnier du bord, c'est-à-dire à la limite de notre liberté, afin d'éviter que notre vie ne devienne un vrai « bord d'elle » !

Le « bord de la mère, le bord d'elle ! » disait Lacan.

Car finalement, l'idée de rester un bout d'elle est si confortable que l'idée de quitter le nid devient insurmontable.

Nous sommes dans *le monde de la mère*, en voici les différentes étapes :

- La mère et l'enfant sont en *symbiose* sous la haute protection du père.
- La mère et l'enfant se regardent et *se réfléchissent* l'un dans l'autre.

C'est ici que la mère met en place le regard de *reconnaissance* pour son enfant, c'est « *l'effet miroir* ».

– L'enfant est parti d'elle, il est « *un bout d'elle* » et l'ensemble *du monde de la mère* forme un cercle que, psychologiquement, l'enfant devra quitter plus tard et c'est *le rôle du père de séparer* la mère et l'enfant.

Dans le cas contraire, la vie de l'enfant reste enfermée dans ce cercle ou au bord du cercle et c'est le « *bord d'elle* » !

Lorsqu'un adulte vient me voir et dit : « *Je veux m'en sortir.* »

Sortir de quoi ? De ce *bord d'elle*, de ce cercle d'amour dont il est resté prisonnier car non-autonome, non-regardé, sans ailes. Il le décrit avec *tristesse* et en parle avec *amertume*. Avec un *goût amer*, avec un *goût à mère*.

Mais, l'enfant est encore dans le monde de la mère, ce n'est pas fini, il entre maintenant dans « *l'étape phallique* ».

L'ÉTAPE PHALLIQUE

L'enfant est né d'elle mais a été conçu par le père et la mère. Nous en sommes à cette période très intéressante où bébé est ballotté, embrassé, chouchouté.

La maman embrasse plus son petit qu'elle n'enlace son mari.

En allant plus loin dans cette pensée, maman peut

ressentir plus de *plaisir* à jouer avec son *bébé* qu'avec... son homme !

Durant une courte période, une femme devenue mère a plus de plaisir avec son bébé qu'avec sa sexualité !

Le plaisir est déplacé sur le bébé.

Le bébé devient « objet de plaisir » pour sa maman.

Ne tournons pas autour du pot : maman prend plaisir à embrasser son bébé, le caresser, le prendre, le poser, le déposer, le reprendre, l'embrasser encore et encore, bien plus qu'avec le sexe de son homme !

Nous sommes, « psychologiquement », pour l'enfant, à l'étape phallique !

C'est une étape où l'enfant va mémoriser, dans son for inconscient, cette époque où il était « l'objet de plaisir » (plus simplement *la chose de l'autre*).

Et son propre désir ne peut s'exprimer, que par des pleurs, des sourires ou de la colère.

C'est une étape pénible pour un enfant. Notre bébé n'a d'autre moyen que de « *passer par l'autre* ».

Il est ce que nous, psychanalystes, nommons « *symbole de phallus* » (phallus étant un symbole de « *puissance* ») pour la mère, comme pour le père.

Je me souviens avoir expliqué cela à l'un de mes patients avec beaucoup de délicatesse puisque celui-ci me demandait une explication. Puis, en souriant, il dit : « Vous voulez dire que ma mère me prenait pour une bite ? »

Cela est valable autant pour un bébé fille que pour un bébé garçon !

Cet enfant devient *puissance symbolique* pour le père et la mère mais aussi, hélas pour lui, *symbole d'impuissance*.

Si cette étape se déroule mal, j'en énumère les conséquences pour un adulte resté « bloqué à l'étape phallique » :

– Un adulte qui a besoin d'une personne pour exprimer ses désirs.

Exemple : « Veux-tu aller au cinéma ? – Si tu veux. »

Puisque nous sommes bien dans un déplacement d'une notion de plaisir, son plaisir devient *plaisir de l'autre*.

– Un adulte qui devient « objet sexuel ».

Puisqu'il est *objet de plaisir pour l'autre*.

– Un adulte sans aucune notion du plaisir.

Exemple : « Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? – Je ne sais pas. »

Puisqu'il est plaisir pour l'autre, son plaisir n'existe pas.

L'enfant, comme l'adulte, est « *la chose de l'autre, des autres* ».

Comment bien passer cette étape phallique ?

– Il faut être à *l'écoute* de son enfant.

– Il ne faut pas faire l'erreur de s'approprier son bébé « *uniquement pour son plaisir* ».

– Lui préserver une paix.

– Ne pas le réveiller parce que papy ou mamie est là, ou qu'une quelconque personne désire voir bébé.

- Respecter ses horaires.
- Ne pas le laisser pleurer, répondre à ses demandes qu'il ne peut formuler que par des pleurs, des sourires, voire des moments d'énervement.
- Ne pas considérer son enfant comme *un jouet* ou une *poupée*.
- Ne pas enfermer son bébé dans « *sa propre notion de plaisir* » mais dans la sienne.
- C'est aux parents de « *faire plaisir* » à leur enfant et non le contraire, même si être avec son enfant, c'est « *se faire plaisir* », ce qui est une nuance respectable.
- Un bébé n'est pas *une chose* que l'on pose et que l'on reprend quand cela nous fait plaisir (même si cela est très tentant).
- Il faut essayer de comprendre ce qu'il essaie de dire, répondre à ses exigences. Il en a le droit car sans ses parents, il ne peut rien faire.

« Bébé est entre vos mains et sans vous, il ne peut rien ! »

Lorsque tout cela est largement mis en place, bébé est au chaud, il prend du poids, il grandit, les mois passent...

SORTIR DE LA « CHOSE »

Bébé commence à élargir son champ de vision.

Il prête attention aux couleurs, il commence à identifier les voix et à s'y intéresser.

Ce peut être à six mois, plus ou moins, cela n'a pas d'importance car un enfant n'est ni en avance ni en retard, il est, à son rythme.

Voici venu le temps pour bébé d'être entouré de ses objets et qu'il les reconnaisse.

Notre bébé commence à pouvoir attraper les objets, à pouvoir les prendre lentement dans ses mains.

Notre bébé commence à sortir de « l'étape phallique ».

Il n'est plus « chose de l'autre » et il va nous le prouver car, durant les mois qui suivent, il peut prendre un objet et le jeter à terre.

Maman s'arrache les cheveux à force de ramasser les jouets jetés au sol.

Soyez heureuse, au contraire, bébé vous dit :

« Tu vois, maman, je ne suis pas une chose puisque je peux prendre une chose et la jeter par terre ! »

En jetant ses jouets à terre, il exprime le besoin de sortir de cet état de « chose » pour aller vers l'état d'« objet ».

Notons la différence entre une « chose » et un « objet » dans le langage psy :

– Une *chose* est un objet *sans vie*, tel un jouet, un meuble, etc.

– Un *objet* est un *être humain*.

Nous employons le mot « chose » d'après le discours de Lacan qui démontrait la théorie suivante : « Si une personne adulte est “utilisée” par une autre personne, par exemple dans le cas de “manipulation perverse”, la personne est réduite à l'état de “chose”. »

Lacan disait : « Elle est chosifiée. »

C'est-à-dire manipulée par l'autre, elle perd ses envies et désirs personnels. Elle devient « chose de l'autre ».

« L'objet » a cette différence : nous en parlons comme d'une personne sous le regard de l'autre, nous disons : « elle est *objectivée* par le regard de l'autre », ici nous parlons d'une personne « *sous influence* ».

Comme par exemple : « Elle est objet de l'autre. »

C'est-à-dire qu'elle vit au travers de l'autre.

Aussi, « *chosifié* » signifie « sans vie », « *objet* », c'est avec « l'avis de l'autre », la « vie des autres ».

L'un se meurt, l'autre vit l'avis des autres.

C'est une nuance importante. L'enfant sortira de l'état « d'objet de l'autre » uniquement quand il sera *autonome*, c'est-à-dire qu'il saura *réfléchir* et *penser par lui-même*. Nous n'y sommes pas encore !

Bébé commence à comprendre qu'il peut bouger et découvrir qu'il peut « *casser les choses* », c'est-à-dire ne plus être « *notre chose* » mais faire siennes, des choses.

Permettre à l'enfant de sortir de ce sentiment de chose : c'est le laisser jeter ses jouets. Taper dans son assiette ! Renverser son verre d'eau au sol !

Regarder combien il s'en amuse, rigoler avec lui, c'est un grand moment de bonheur pour lui.

Je parle des premiers moments où l'enfant jette un objet au sol. Je ne parle pas de moments de colère !

Si nous le grondons pour cela, nous l'obligeons à se maintenir à « *l'état de chose* ».

Ce qui se passe si un enfant ne parvient pas à sortir de cet état de « chose » :

– Un enfant, un adolescent ou un adulte qui « casse », exprime le désir de se détacher de l'amour de sa mère dont il est prisonnier (amour exprimé ou refoulé).

Il demande, en cassant, tout simplement d'être entendu, en tant qu'adulte et non plus en tant que bébé.

– Une enfant restée enfermée « dans la chose » qui, adulte, pour se débarrasser de l'objet, se jette par la fenêtre en oubliant qu'à l'intérieur se trouvait « la femme » qu'elle n'a pas réussi à être (phénomène féminin : syndrome de la poupée).

– Les états dépressifs : ces adultes constamment dans le chagrin sans en comprendre la raison, qui est, ici encore, l'attachement au père ou à la mère (attachement réel ou fantasmé).

– Ces personnes qui ont du mal à passer à l'action et qui restent dans un enfermement « laxiste » que la société condamne et désigne dans la confusion comme « des paresseux ou des feignants ».

Un enfant laissé à l'état de chose peut être « utilisé » ou « exploité » car il ne saura pas exprimer ses propres désirs.

À savoir :

« Un enfant exploité » est disposé à devenir « un enfant abusé ». Là est le danger.

ATTENTION : si notre enfant est déposé chez une nourrice.

Prendre le temps de lui parler, de lui expliquer, même si vous pensez qu'il ne vous comprend pas, *il vous entend.*

Je ne suis pas d'accord sur le fait qu'on donne si peu d'importance à un enfant qui pleure, chaque fois qu'il va chez sa nourrice.

Je pense, bien au contraire, que si un enfant ne veut pas aller chez la nourrice ce n'est pas uniquement par caprice, mais c'est qu'il n'a pas trouvé chez elle, un substitut affectif de sa maman.

Si un enfant pleure toujours avant d'aller chez sa nourrice, c'est qu'elle ne lui convient pas, alors, n'insistez pas !

Ce chapitre est suffisamment important pour que l'on s'y attarde.

Voilà, dans les grandes lignes, ce que peut devenir un enfant laissé à « l'état de chose ». Alors, attention ! Laissez-le casser, jeter et... Souriez !

Revenons à notre petit bout de chou et supposons que papa et maman ont bien compris que celui-ci n'est ni une « chose », ni un « objet » et que s'il casse ou jette ses jouets, c'est pour être entendu en tant que « personne » et non plus comme un bébé que l'on pose, repose et dépose !

Bébé est sorti de la chose. Voici venu cet autre temps de donner à bébé sa place et pour Maman de retourner prendre sa place de femme près de son homme.

Bébé commence à prendre ses jouets dans ses mains, il trouve « son espace », il crée son monde à lui.

Il quitte peu à peu *le monde de la mère* pour aller vers *le monde de l'enfant* : ses jouets, ses musiques, ses parfums, ses couleurs...

C'est l'heure du sevrage et de la coupure.

LE SEVRAGE

Encore une étape bien importante !

Je parle du sevrage en général.

Nous ne pouvons pas donner d'âge, chaque enfant est différent.

Nous considérons qu'un enfant est sevré dès lors qu'il cesse de boire le lait du sein de sa maman ou de son biberon dans les bras de sa maman.

Le sevrage doit s'effectuer en douceur.

Que le bébé soit nourri au sein de sa maman ou au biberon, le sevrage du lait doit toujours se faire, si possible, très progressivement. Le lait est représentatif du « *lien affectif* » entre la mère et son enfant.

Le sevrage est la fin du lien affectif donné au travers du *lait de la mère*.

Il doit s'effectuer en douceur afin que l'enfant ne garde pas les séquelles d'un mauvais sevrage : enfants nerveux et, plus tard, agressifs et abandonniques qui souffrent du moindre abandon ou interruption d'un lien affectif.

Le lait est capital les premiers jours de la vie du bébé.

Il reste inscrit dans la mémoire de l'adulte très profondément puisqu'il en devient un symbole premier.

Nous verrons l'importance du « lait de mère » dans les problèmes d'enfants anorexiques.

Le lait est aussi symbole de l'union homme-femme (papa-maman). L'enfant l'inscrit dans sa mémoire très précisément.

LA COUPURE

C'est l'heure de « *la coupure* ».

Bébé est sevré, c'est-à-dire qu'il ne dépend plus de ce qui provient de la mère et, plus précisément, de l'union homme-femme.

Maintenant, notre petit bébé devient plus grand, il commence à manger des petits pots ou la cuisine que lui a concocté sa maman.

Une autre relation à la mère commence.

L'enfant sevré ne voit plus « *que sa maman* » mais il commence à prendre un peu de recul et il voit *papa et maman*.

Il sourit, il découvre, il est un enfant heureux !

Mais voilà que cet instant de paix va être troublé. Soudain, notre chérubin prend conscience que papa est à côté de « sa » maman. Elle était « la première femme de sa vie » pour un garçon comme pour une fille et voilà que papa l'enlace. Il sourit et il s'en amuse, pas pour longtemps puisque... c'est l'heure de la *coupure*.

Observez comment votre enfant vous regarde : il regarde son plat en mangeant puis son regard se promène entre papa, maman et sa bouillie. Puis, sans que vous vous en doutiez, il s'interroge, rigole et redevient sérieux.

Peu à peu il comprend que papa lui « vole sa place aux côtés de sa maman ». Qu'il soit fille ou garçon, *la place convoitée est à côté d'elle*, près d'elle et, s'il peut, en elle (son ventre).

Mais papa est là ! Et il ne doit pas laisser sa place d'homme aux côtés de sa femme.

Même si cette femme est sa maman.

C'est bien cela qui va venir compliquer la vie de l'enfant qui durant neuf mois, puis trois mois et trois autres mois encore a pensé que jamais sa maman ne lui serait retirée. Désormais, le père s'impose entre la mère et l'enfant ! Sachez que c'est trouble pour un enfant !

C'est ce que l'on nomme la coupure, étape nécessaire afin que la phase « symbiotique » mère/enfant prenne fin.

La coupure va permettre à l'enfant de ne plus être avec sa moitié.

Car notre réelle « moitié » n'est ni un homme ni une femme mais bien elle, notre mère !

C'est une déchirure et nous sommes ici dans la plus délicate de toutes les situations psychologiques : *La coupure.*

L'enfant réclame sa mère à cor et à cri, en l'exprimant ou le refoulant, en s'y soumettant ou en tapant.

C'est une période difficile, alors à vous de jouer, papa !
 Ne croyez pas que bébé va l'accepter aussi facilement !
 S'il a accepté que l'on coupe ce fameux cordon ombilical, acte symbolique et médical, il va maintenant falloir pratiquer cette coupure dans la dure réalité de la vie de l'enfant.

C'est ici que le rôle du père, le plus important, se met en place puisque son rôle de père est de « séparer la mère et l'enfant ».

C'est un acte dont il se souviendra !...

Quand votre enfant se révoltera, à son adolescence, souvenez-vous que vous l'avez séparé de sa maman, coupé de l'objet de son désir et, de surcroît, vous lui avez volé sa mère à des fins personnelles alors qu'il pensait en avoir l'exclusivité et être « l'unique ».

Papas, vous êtes des « *monstres* » ! Mot symbolique de l'inconscient qui exprime la coupure effectuée par le père entre la mère et l'enfant.

Comment doit s'effectuer cette coupure ?

C'est le moment où l'enfant doit comprendre que maman n'est pas à lui, pour lui, rien qu'à lui.

« Et voilà que papa me flanque dans mon lit, dans ma chambre et de plus il referme la porte ! »

Ah ! Ces *portes closes* que l'on rêve d'ouvrir pour voir ce qui se passe derrière... Ce sont celles-ci : les portes du paradis fermées par le papa, qui s'enferme avec la maman !

Et l'adulte n'aura de cesse de dire en analyse : « Je cherche la bonne porte. »

Non, notre vie n'est pas derrière une porte mais dos à la porte et droit devant nous !

L'enfant souffre-t-il de cela ?

Bien sûr !

L'enfant a reçu de sa maman les caresses, le biberon ou le sein, les soins, l'amour !

Elle a été à part entière son désir, son plaisir, sa vie !

Séparé de sa maman, quel va être son désir ?

L'enfant va connaître ses premiers vrais chagrins, ses premières vraies larmes, nous sommes aux portes de la plus grande des privations : *le manque, le vide et la frustration* !

Alors bébé va pleurer, bébé va souffrir, il va sangloter, acceptons de voir notre enfant souffrir mais *raisonnablement*.

Sinon, c'est dans mon bureau qu'ils apprennent à faire les coupures avec les « autres » et croyez-moi, c'est beaucoup plus douloureux à trente ans qu'à six mois ou un an !

Durant deux années environ, nous devons préparer l'enfant à quitter le monde de la mère.

Maman s'est retirée de la chambre et papa ferme la porte.

Papa et maman ont expliqué à bébé que c'est ici sa chambre en lui montrant ses jouets, sa musique, en lui donnant les moyens d'y installer lui-même ses repères et ce avec l'aide du père et la tendresse de la mère.

Papa *sécurise* l'enfant et maman le *rassure* en restant

avec lui dans le monde que dorénavant il devra créer lui-même : *le monde de l'enfant.*

Et il va falloir retourner dans la chambre du bébé le consoler, le rassurer, le protéger et l'accompagner.

Mais, pour ce faire, il faut y retourner une fois, deux fois et des dizaines de fois, avec la même patience, le même sourire et... Bon courage !

C'est cela notre rôle de mère et c'est cela votre place de père.

Nous sommes dans cette phase préparatoire qui mène nos enfants vers la conquête de leur autonomie.

L'enfant quitte peu à peu le monde de la mère et découvre pour la première fois le vide, le manque et la frustration.

CHAPITRE IV

FRUSTRATION ET CASTRATION

Considérons que ces deux étapes fonctionnent ensemble.

LA FRUSTRATION

Papa a redonné à maman sa place de femme auprès de lui, ce qui n'annule en rien leurs rôles et devoirs respectifs de père et de mère mais qui, bien au contraire, les élève à un stade supérieur.

Voyons ce que ressent notre petit chérubin, privé de l'amour exclusif de sa maman :

Seul, dans son lit, dans son espace, face au manque affectif de sa « *maman exclusive* », il entre dans « *le vide de sa création* ».

Comme s'il avait été créé pour rien, ni pour personne !

Abandonné, délaissé, rejeté, l'enfant va commencer à connaître la colère puis la rage.

Rappelons que le premier baiser, le premier toucher,

le premier regard de notre vie nous a été offert par notre mère !

Ce bébé était l'unique, l'exclusivité de sa maman... Il s'en souvient et s'en souviendra tout au long de sa vie, comme moi, comme vous, comme nous tous.

Maman retrouve sa place de femme près de papa et bébé en hurle de chagrin.

Nous sommes à la période où l'enfant va connaître sa première frustration et ses conséquences...

Ici se mettent en place les substituts du manque affectif exclusif de la mère.

Nous les connaissons. Ce sont les tétines, les nounours fétiches, les « doudous », les tissus, les coussins que l'enfant traîne au désespoir de ses parents (peut-être ont-ils commencé avant cette période).

Ne tentez jamais de retirer des mains de votre enfant les objets de substitution qu'il aura choisis.

Si vous le faites, vous le mettez une seconde fois en position de manque affectif, car en tenant entre ses mains son « doudou », il vous montre que, malgré vos efforts, il n'a pas reçu suffisamment d'amour, ce qui est logique : « *Nous n'en avons jamais assez !* »

Cette période de frustration est hélas nécessaire car c'est de cette époque de frustration dont parlent les adultes.

Il va falloir accepter de voir votre enfant en souffrir.

Il va pleurer, il va tenter de tout son chagrin de retourner dans le monde de la mère, dans le creux d'elle.

Si vous vous laissez tenter à le remettre au creux de vous, il ne pourra pas créer son monde à lui et restera un bout de vous.

Ce sont ces grands enfants frustrés qui frappent aux portes des psy.

Alors, même si c'est un peu difficile, ne cédez pas à la tentation de reprendre bébé entre vous.

Vous devez accompagner l'enfant durant cette période afin de l'aider à quitter en douceur le monde de la mère pour rejoindre peu à peu le monde de l'enfant.

C'est dans ce monde que l'on raconte des histoires aux enfants, c'est ici qu'on les aide à élargir leur regard vers le monde extérieur, c'est là que papa installe les premiers interdits : bébé ne dormira plus dans le creux d'elle.

C'est donc bien une étape psychologiquement très importante car l'enfant se retrouve confronté pour la première fois au « Non » du père :

« Non, mon bébé. Tu ne retourneras pas dans maman mais nous allons te permettre, avec des jouets, des couleurs, des lumières, d'entrer dans ton monde : "le monde merveilleux de l'enfant". »

À ce même instant se met en place le sentiment de castration.

LA CASTRATION

La castration pour un bébé : c'est être coupé de ses désirs (quels qu'ils soient) c'est être coupé de *l'objet de son désir*, c'est-à-dire sa *maman*.

Évidemment, séparée de ce qui lui procure du désir.
Alors, ici encore : Prudence !

Notre enfant vient d'être « coupé », avec douceur et fermeté, de sa maman, par son propre père !

Il se sent frustré ! Il est colère ! Il vous montre sa rage !

Peu à peu, il s'apaise, regarde autour de lui et installe ses repères : jouets, musiques, odeurs, couleurs, il construit son monde.

Mais cet amour de petit enfant ne va pas renoncer !
Il va employer d'autres « tactiques » pour se manifester...

Notre bébé tellement frustré va tenter à tout prix de reconquérir sa mère.

Qu'il soit fille ou garçon...

Nous entrons dans le complexe d'Œdipe...

LE COMPLEXE D'ŒDIPE

Soyons clairs et bref sur cette étape complexe, une fois de plus.

L'histoire très raccourcie est celle-ci :

« Je tue mon père et baise ma mère. »

« Couvrir la mère », dit Lacan. *C'est-à-dire, se poser sur elle comme un bébé à la naissance.*

Évidemment, ce sont des images symboliques et même plus encore, dans le « *domaine du fantasme* ».

« Fantasme » : chose à laquelle nous croyons mais qui n'existe pas, comme un mirage, par exemple, sauf que le fantasme se construit d'éléments réels.

Notre travail de psychanalyste est précisément de *démonter les mécanismes inconscients de nos fantasmes*.

Un des fantasmes de l'enfant est de croire qu'il peut « *tuer son père* » (en annuler le pouvoir) pour retourner dans « *la bulle maternelle* ».

Cela, que ce soit une fille ou un garçon !

Et l'enfant essaie alors de détruire le couple au moyen de colères et de crises, quelles qu'elles soient, dans l'unique but que papa renonce à le laisser seul dans son lit et lui rende sa mère.

Chaque enfant traverse cette étape, que ce soit en douceur, dans la colère ou dans le refoulement.

Maman ne doit pas céder au chantage car il s'agit de chantage émotionnel et il ne faut pas s'y laisser prendre...

Alors laissons bébé pleurer quelques minutes et retournons, papa et maman, ensemble, lui expliquer que sa place est dans son monde, sa chambre, son environnement et aidons-le à regarder les jouets, les couleurs, parler au lapin et aux étoiles dans le ciel.

Ma petite-fille, Laura, passait difficilement cette période.

Alors, je lui expliquais que, le soir, la Lune venait garder les enfants dans leur lit, lorsque la nuit tombait.

Laura, probablement inquiète de l'heure à laquelle sa maman devra la coucher, me répétait sans cesse, dès qu'elle me voyait : « Elle est où, la Lune ? »

Et souvent je devais me plier en quatre pour trouver une Lune qui osait se cacher derrière de gros nuages.

Ainsi, pouvons-nous détourner l'attention d'un enfant en lui racontant des histoires, à condition de ne pas être dans l'absurde...

Si j'avais promis la Lune, je devais chercher la Lune !

Nous, les grand-mères, avons beaucoup plus de patience avec nos petits-enfants que nous n'en avons eu avec nos propres enfants...

Ainsi devons-nous aider l'enfant à s'intéresser à un autre regard que celui de maman et papa afin qu'il crée son propre monde.

Peu à peu, avec de la patience et du temps, nous allons voir comment bébé va renoncer à « *tuer son père pour reprendre sa mère* ».

Lorsque enfin, quelques mois plus tard, votre enfant a renoncé à « tuer son père pour reprendre sa mère », il va avoir la bonne idée de voler son père à sa mère, si c'est une fille et l'inverse si c'est un garçon.

Attention ! Je souhaite préciser un élément que je pense capital dans ce complexe d'Œdipe trop familiarisé à mon goût : l'histoire d'Œdipe raconte qu'il a tué son père et fait l'amour avec sa mère. En aucun cas il n'est question du contraire : « Elle a tué sa mère et fait l'amour avec son père... »

C'est pourquoi je considère que le complexe d'Œdipe s'arrête ici.

Toute personne adulte présentant un manque affectif, un sentiment de *frustration* et un *vide* est dans un *complexe d'Œdipe*, c'est-à-dire *recherche du monde de la mère*, qu'il soit homme ou femme.

Nous quittons la phase du complexe d'Œdipe pour entrer dans la phase « *amour et séduction* ».

AMOUR ET SÉDUCTION

Eh bien, notre petit ange n'a pas réussi à « *reprendre sa maman* » !

Alors, toujours colère, privé de « *l'exclusivité de sa maman* », notre chérubin met en route un changement de scénario, une énorme comédie de charme et de douceur, en murmurant : « Maman... Maman... »

La maman craque devant l'ultime tendresse de son petit...

Évidemment, inversement pour une fille : « Papa... Papa... »

Et celui-ci tombe d'amour devant sa fille...

Aucun père n'y résiste, aucune mère non plus !

La fille convoite l'amour de son père, le garçon, l'amour de sa mère.

Nous sommes dans la phase « *amour et séduction* ».

Alors, que se passe-t-il ?

Maman succombe aux charmes de son fils, papa succombe aux charmes de sa fille...

Ce qui est logique mais à la seule condition de ne pas former « *un couple* » avec son enfant !

– Si une mère accepte que son mari dorme avec son enfant, elle accepte, sans le savoir, de laisser (à son enfant), sa place de femme.

– Si une femme dort avec son enfant c'est qu'elle renonce à sa place de femme.

– Si les parents laissent dormir leur enfant entre eux, ils laissent alors l'enfant dans un « entre deux ».

Je ne parle pas ici de situations occasionnelles mais de situations répétées.

Notre enfant grandit et voilà papa amoureux de sa fille et maman amoureuse de son fils...

C'est logique, ils sont notre création, c'est comme cela que nous le percevons et comment ne pas être amoureux/se de la prolongation de son propre corps ? Cette période « *amour et séduction* » a son importance car elle met en place « *l'érotisation* ».

Je parle d'un amour « érotique » qui signifie : « sans connotation sexuelle ».

Cette érotisation est donnée par le père à sa fille et par la mère à son fils.

Ce sont ces personnes « *bien aimées* », « *érotisées* », que nous reconnaissons plus tard car elles portent en elles, « *un parfum d'amour* ».

Ce sont ces personnes qui dégagent « *quelque chose d'inexplicable* ».

Elles ont reçu un amour paternel pour les filles, maternel pour les garçons et cela leur donne une certaine assurance.

Cet amour et jeu de séduction entre le père et sa fille / entre la mère et son fils sont capitaux pour ce qu'il en restera.

C'est-à-dire un parfum de l'autre. Le garçon porte *un parfum d'amour de femme*, la fille *un parfum d'amour d'homme*.

S'il est logique qu'un parent aime son enfant, cet amour ne doit pas dépasser les limites d'un *amour parent-enfant*.

Chacun sa place... Physiquement et psychologiquement !

Exemple :

– Ne pas employer les mêmes mots d'amour pour votre conjoint(e) que pour votre enfant : « Chéri », « Mon cœur », etc.

Les mots d'amour pour l'enfant doivent être différents de ceux que les parents utilisent entre eux.

– L'enfant veut être « l'Unique ». Il ne faut pas le laisser dans cette position car c'est ce qu'il recherche : être votre unique enfant, votre unique amour...

– Bien expliquer à son enfant où est la place de maman, celle de papa et la sienne, de façon concrète, dans le lit, par exemple...

– Ne pas prendre les enfants pour plus intelligents ou plus bêtes qu'ils ne le sont.

– Ne pas leur parler comme on parle à un adulte mais comme à un enfant, soit avec fermeté et douceur, dans un langage simple et pratique.

L'enfance est si belle lorsqu'elle se passe bien mais si douloureuse dans ses liens...

Si ces liens d'amour sont trop forts, l'enfant en est plus tard prisonnier au point de ne pouvoir être aimé.

La peur d'aimer, c'est de ne pas l'avoir été suffisamment. *La peur d'être aimé*, c'est de l'avoir été de trop.

Alors, pas facile à gérer, l'amour, oui ! Mais ni trop, ni trop peu !

Nous quittons cette phase de séduction...

Papa n'a pas cédé et maman non plus... ou dans le respect des limites de leur pouvoir...

L'enfant renonce...

Il entre enfin dans « le monde de l'enfant ».

CHAPITRE V

LE MONDE DE L'ENFANT

L'enfant n'a que ses larmes pour exprimer son chagrin, sa nostalgie, ses émois, sa souffrance.

Parce qu'il ne sait pas, qu'il ne comprend pas, sa meilleure expression est une larme qui roule, glisse et s'échappe de son regard sur la vie.

Pour un enfant, le monde des « Grands » paraît si aisé que le simple fait de se voir ouvrir ce monde inaccessible demain semble déjà une compensation à être petit(e) aujourd'hui. Les rêves s'accumulent, il pense, il imagine... Il sait que « Une fois grand, il pourra... »

Un enfant n'a pas la notion du « pas possible » ou de « l'interdit ». Lorsqu'il songe au monde, il s'imagine que la société des adultes est seule détentrice du pouvoir d'interdire. Il croit ainsi qu'une fois grand, il sera en dehors de toutes les interdictions.

Il n'est confronté à aucune réalité de lui-même puisqu'il vit dans sa « projection de l'autre ». Tout lui est dicté par l'autre, projeté par « l'autre monde ».

Il n'a aucune autonomie et il est dépendant absolu de l'adulte.

Pour son avenir, le rôle essentiel des parents est de le rendre autonome, c'est-à-dire être libre dans ses pensées.

Voyons ensemble...

Les trois éléments qui composent la psychologie de l'enfant

Trois éléments jouent un rôle primordial dans la psychologie de l'enfant :

Son monde et son espace

L'enfant regarde le monde avec ses yeux ronds qui forment un cercle autour de lui.

Ce cercle possède un rayon plus ou moins grand qui dépend de l'ouverture de sa vision sur le monde et détermine son espace.

À l'intérieur de cet espace, il installe ses repères.

L'autorité parentale

L'enfant obéit aux lois qui lui sont imposées sans en comprendre le sens ou les raisons. Ses questions et son mode de compréhension sont en attente des : « Plus tard », « après », « quand tu seras grand »...

Son imaginaire

C'est en se confrontant aux barrières imposées par l'adulte que l'enfant forge son imaginaire. Moins l'adulte donnera d'explications à l'enfant, plus ce dernier fera fonctionner son imaginaire.

Ainsi, le monde de l'enfant se structure par ces trois éléments qui se modifient au fur et à mesure du temps et de ses observations.

Ces trois éléments vont se modeler selon des variantes qui vont l'influencer ou au contraire, le handicaper.

L'enfant ne saisit pas ce que l'adulte veut dire. Toute mauvaise compréhension ou discours confus l'entraîne irrémédiablement vers ses retranchements. Comme si l'on introduisait des données dans un ordinateur qui ne savait pas enregistrer et, qu'au bout du compte, il n'en ressort que des textes incohérents et stupides.

L'enfant est un ordinateur, les adultes sont les programmeurs.

Mais l'enfant n'est pas une machine, il se régale à rendre fou l'adulte en modifiant les programmes selon ses désirs et ses envies pour fuir une réalité par jeu ou pour attirer son attention.

Son monde et son espace

L'enfant est limité dans un espace proportionnel à ce qu'il peut percevoir de son environnement plus ou moins proche. Ces repères lui sont indispensables.

Il s'attache aux formes, aux objets et aux couleurs, aux odeurs et aux bruits. Le son de la voix de ses parents et de ses proches est l'autre repère du langage qui le relie à l'adulte. Le jour, la nuit rythment son temps ainsi que tout ce qui s'y rattache : petit déjeuner, déjeuner, goûter, dîner.

Ces repères lui offrent une base, ils le structurent et le préservent de l'inquiétude. Ils lui apportent apaisement et sérénité. Ainsi, l'enfant est rassuré.

Négliger la mise en place de ces repères rend l'enfant nerveux. Il montre des signes d'agacement car il est perturbé par un rythme sans ponctuation.

L'autorité parentale

Elle est, pour l'enfant, comparable aux lois qui régissent le système social de l'adulte. Mais si ce dernier peut résonner et donc accepter le bien-fondé et l'application des lois, l'enfant, au contraire, perçoit l'autorité parentale comme une imposition.

De ce fait, cet élément de la psychologie de l'enfant se retrouve dans l'expectative et l'accumulation de questions qu'il formule un peu plus tard à l'aide de ce fameux « *Pourquoi ?* »

Trop souvent, l'adulte y répond par « Parce que ». Ce qui est évidemment aux antipodes de ce qu'attend l'enfant.

L'enfant se pose plus la question à lui-même qu'à l'adulte qui lui donne une réponse raisonnée.

Traduction : À quoi sert le monde ? À qui appartient-il ? Et pourquoi à toi, plus qu'à moi ou à lui ?

Sa recherche du *pourquoi* est une énorme complexité et exprime son désir d'aller à la découverte du monde.

Le parent lui donne rarement une réponse satisfaisante :

- Pourquoi, maman, l'oiseau, il vole ?

- Parce que c'est un oiseau, mon chéri !
- Pourquoi, maman, c'est un oiseau ?
- Parce que ce n'est pas un poisson !
- Et pourquoi ce n'est un poisson ?
- Etc., etc.

Pour appréhender réellement le besoin de compréhension de l'enfant, il conviendrait dans ce cas de raconter plutôt l'histoire de l'Arche de Noé. Grâce à cette réponse enrichissante, l'enfant comprendrait la fonction des différents animaux et le fonctionnement de notre monde.

Comme nous le voyons, à travers son questionnement, l'enfant s'interroge sur le fonctionnement du monde. Il cherche en fait à connaître sa propre fonction qui lui permettra de trouver sa place dans « son monde » puis dans « le monde ».

Cet élément de l'enfant le confronte aux interdits qui impliquent la frustration, d'une importance capitale, car elle lui permet, dans son mécontentement, de trouver des points de construction et de remplir le vide imposé par l'adulte dans l'interdit. Ainsi, il commence doucement à sortir du monde de la mère malgré « la peur de l'inconnu ».

Enfin, *l'autorité parentale* est également l'élément de la promesse faite par l'adulte à l'enfant : « Quand tu seras grand, tu comprendras... », « Tu verras plus tard... »

Malheureusement, cette promesse l'entraîne vers un « tout obtenir » et le laisse dans l'attente et l'impossibilité du moment.

L'imaginaire

C'est l'élément de la psychologie de l'enfant que je préfère : il n'a ni limites ni dimension... Il est le plus dangereux !

L'espace et ses repères sont installés, l'adulte impose ses lois, ce qui laisse place au rêve et à l'imaginaire. Le rêve est ce que l'on pourra peut-être construire. « L'imaginé » peut rester bloqué dans un imaginaire auquel il croit mais il peut basculer dans « *le monde de l'irréel* ». Cela en est le danger.

La part du rêve est vital mais l'imaginaire est dangereux car il déforme notre vision du monde que nous prenons alors pour la réalité.

L'imaginaire transforme et change certaines de nos visions mais contrairement aux rêves qui peuvent se réaliser, on ne construit pas avec l'imaginaire, on imagine. Cela en est la différence fondamentale !

Le danger est de croire que l'imaginaire existe. Mais il a ce côté magique de la création : il a la magie de changer l'impossible en possible, de rendre l'inexistant réel. Mais on ne doit pas perdre de vue que cela relève du « sens de l'imaginaire ».

Attention ! Il arrive qu'à trop croire, on « se meurt » !

Cette phrase résume, pour moi, cet imaginaire, qui a le pouvoir de donner vie à ce que l'on veut bien croire. Mais seulement si l'imaginaire peut s'appuyer sur une construction matérialisable. Dans l'isolement, il laissera mourir son détenteur dans sa création.

L'imaginaire est disproportionné chez un enfant abandonné et celui d'une extrême sensibilité. Chez ce

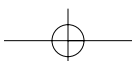
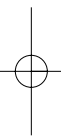
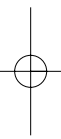
dernier, les questions et les réponses n'étant pas formulées, elles lui font construire en permanence les réponses à ses questions.

L'enfant « timide » ou « apeuré » est en proie à laisser une grande place à l'imaginaire car il n'ose pas formuler ses questions et ses inquiétudes. Cela peut aller jusqu'à faire basculer l'imaginaire dans le réel.

L'adulte a donc la responsabilité et le devoir de contrôler en permanence l'enfant afin de ne pas le laisser s'enfermer dans son monde.

L'enfant sage, dans son coin, n'est pas dans un coin du monde mais dans son monde imaginaire. Il l'élargit de façon impressionnante si on le laisse faire.

Ainsi l'enfant qui observe ce monde de l'adulte sans le comprendre, forge-t-il son imaginaire dans le seul but de récolter tout amour pouvant lui être profitable.



CHAPITRE VI

L'ORIGINE DE L'ENFANT

Si tous les enfants du monde pouvaient avoir le même droit à l'amour !

Une pensée pour tous ces « enfants du monde ».

C'est une responsabilité internationale qui nous incombe...

Sans parler « d'anomalie » ou de « maladie », il existe une première injustice entre les enfants conçus dans l'amour et les autres, conçus dans l'indifférence.

J'ai entendu des parents dire de l'enfant : « *Il est né par accident* » ou « *C'est un accident* ».

Ce mot *accident* reliera l'enfant toute sa vie à ce qu'il est : un accident. Triste cadeau héréditaire d'enfants confrontés sans cesse à la peur de l'incident. Ils s'accidentent dans leur structure et restent, hélas, à moins d'une prise de conscience, les accidentés d'une réussite ou d'un bonheur dont ils ne parviennent pas à se « rescaper ».

Un enfant conçu dans l'amour, dont la naissance est souhaitée ! désirée ! attendue ! Un enfant accueilli et aimé !

Oh ! Si l'on savait combien ce sont les enfants du bonheur ! Les enfants de l'AMOUR ! Qui sans pudeur respirent à fond dans leur cœur un vrai bonheur !

L'amour donné par les parents dès la conception et après la naissance est imprégné dans les chairs de l'enfant. Il n'est pas confronté au combat de *la peur d'aller vers l'inconnu*. Il n'est pas vulnérable au *syndrome de castration* ou au *rapport morbide au phallus* puisque ses parents dans l'amour ne font qu'un et, de ce fait, ce qui est à l'un est à l'autre (je parle uniquement de l'évolution de la psychologie). C'est l'enfant de la chance et du bonheur !

Mais, évidemment, qui peut contrôler aussi bien l'amour ? Qui peut garantir une grossesse sans nuages ? On peut toujours rêver !

Cependant, comme pour chaque chose, il y a le revers de la médaille. S'il n'est pas l'enfant d'un certain « combat », pour la vie et pour l'autonomie, il faut hélas savoir qu'il ne sera pas « le combattant aux grandes victoires » !

C'est la différence entre les enfants qui, comme les arbres aux bonnes racines, poussent sainement et ceux, dont les racines sont tortueuses, qui cherchent leur oxygène et développent des branches sculptées et un feuillage recherché. Les uns sont beaux et équilibrés, les autres ont la beauté de leurs tortures.

CHAPITRE VII

CE QUE PERÇOIT L'ENFANT

L'INTERPRÉTATION

L'enfant n'est pas un jeu de construction à monter pierre par pierre en lui cimentant dans les oreilles des phrases qu'il retiendra et dont il sait, de toute façon, s'amuser à en changer le sens à son gré.

L'enfant construit avec ce qu'il voit, observe et interprète. Il s'accroche à son interprétation jusqu'à ce qu'elle soit pour lui dans la lignée de sa cohérence.

L'enfant qui ne comprend pas une situation, même si elle lui a été expliquée ou si la réponse ne le satisfait pas, figure et illustre ce qui ne s'intègre pas dans sa logique.

Exemple : le bien et le mal

L'enfant n'a aucune notion de nos lois, de nos valeurs, de notre morale. Il définit le bien et le mal selon ses propres critères et ne les dissocie pas clairement.

Pour lui, ce qui est bien est ce qui est bon, le mal est ce que l'adulte lui impose.

Si une idée lui fait ressentir un plaisir, il la met du côté du bien.

En revanche, une crainte, une douleur ou une peur seront classées du côté du mal.

Ainsi la notion du bien et du mal suit un cheminement que l'adulte impose et que l'enfant acceptera pour la moduler selon ses ressentirs. S'il a peur, c'est le mal. S'il est heureux, c'est le bien. Le bien et le mal sont les notions d'un développement intellectuel et émotionnel.

Il est à souhaiter que nul ne s'en tienne là...

L'ENFANT ET L'ÉCOLE

À l'âge de trois ou six ans, l'heure a sonné de laisser, face à lui-même, cet enfant, abandonné sur les bancs de l'école afin qu'il apprenne toutes ces choses dont la loi a pris bonne note de nous faire une obligation. Comment voulez-vous qu'il comprenne !

Ainsi, le bien de l'école est reçu par l'enfant dans l'abandon des parents, comme un mal.

Je ne cacherai pas mes idées : je ne suis pas d'accord avec les méthodes employées dans nos écoles de la maternelle à la fac.

Le système éducatif prend généralement un malin plaisir à former des idiots de trois à dix-huit ans. On

« casse de l'enfant » en triturant sa personnalité, persuadé que l'on enseigne !

Bien sûr, il faut une discipline, mais il y a confusion entre *mettre de l'ordre* et *imposer un ordre* !

Malgré l'évolution de l'école, les habitudes n'ont guère changé : on impose une discipline (bien sûr, nous ne sommes plus à l'époque des claques, des fessées et des coups de règle sur les doigts)...

Et puis, notre enfant rentre de l'école et nous fait la morale : « On ne parle pas comme ça, maman, on ne dit pas cela, c'est un gros mot, c'est vilain ! »

Soudain, ce que l'on nommait enseignement laïque, envahit la maison de mal, de bien et de c'est pas beau !

LA FAMILLE

Ce que l'on donne à l'enfant : son *schéma d'origine*.
L'enfance reste pour toujours notre schéma d'origine.
L'adulte reproduira sa vie, ses relations, sa carrière, sa réussite de la même façon que cela lui a été enseigné dans son contexte familial.

La famille et son système sont la première société avec ses lois à laquelle l'enfant est confronté.

Ses membres sont :

– Le père. Il reflète l'image de la protection, du pouvoir, de l'autorité. Il est le patriarche qui impose la loi de la famille et inculque l'image de l'homme par ses références.

– La mère. Elle rassure, berce l'enfant dans un bain d'amour, le protège sans être la protectrice dont la fonction reste du domaine du père. Elle écoute l'enfant, s'impose par la tendresse et la patience. Elle devient l'image de la femme.

– La sœur. Plusieurs sœurs peuvent établir un lien de complicité ou se positionner comme rivales. Une des sœurs peut prendre la place d'une seconde mère, une autre peut jouer l'enfant désirant être gâtée par la mère et la grande sœur. Elles peuvent également se jalouser par des caractères différents. Leurs différences les rapprochent ou les mettent en opposition. Au sein de la famille, elles peuvent devenir des rivales.

– Le frère. Il prend peu à peu la place de l'homme, s'impose en grand frère, comme une seconde autorité, imitant le père, ou se désiste de tout pouvoir, reste dans son environnement et devient plus indépendant. S'il y a plusieurs frères, ils seront confrontés aux mêmes jalousies ou attirance que les sœurs mais, ici, contrairement aux filles qui rentrent en rivalité, les hommes, eux, entrent en dualité.

L'ensemble forme le système familial à l'intérieur duquel se trouvent ses lois et son fonctionnement.

Le père et la mère donnent également l'image du couple qui s'insère « dans le groupe ». Il faut savoir que ce couple et son fonctionnement déterminent les règles familiales car, si le père n'assume pas son autorité, son

pouvoir protecteur, l'image du père se déplace, entraînant un déséquilibre dans la famille. La mère peut devenir la protectrice du foyer, ce qu'elle ne devrait pas être et oblige le père à donner une certaine tendresse à ses enfants.

Dans cette hypothèse *d'inversion des rôles*, les enfants vont, eux aussi, prendre des places différentes et se retrouver dans un système dont l'harmonie sort du *scénario classique*. Cela n'empêche pas la famille de fonctionner, de s'aimer, d'être heureuse et de s'épanouir.

Simplement, il faut savoir que la famille et ses lois constituent le premier système social que l'enfant fera sien toute son existence.

Lorsque l'enfant devient adulte et entre dans la vie active, il va s'infiltrer, sans s'en rendre compte, des données, qu'il reproduira parce que ce sont celles qu'il connaît, qu'il maîtrise puisqu'il les comprend et les reconnaît.

Ainsi, une tendresse transmise par le père conduira l'enfant, devenu adulte, à rechercher la tendresse chez un homme par atavisme originel. Ce qui entraîne des complications. De même, si la mère était autoritaire, ou tout simplement très caractérielle, l'enfant/adulte recherchera une femme du même type ou, par opposition, essaiera de s'en échapper.

Un femme, qui aurait eu une grande complicité avec sa sœur, recherchera une amie par nostalgie de son passé.

En revanche, celle qui aura connu une rivalité forte avec sa sœur, entretiendra cette rivalité avec les autres

femmes. Il en est de même pour les frères, sous une forme de dualité, bien sûr.

Ainsi, on n'échappe pas au schéma familial et on retrouvera, dans la vie sociale et professionnelle, les mêmes données.

L'enfant élevé dans une famille où la discipline était très stricte acceptera, sans discuter, la discipline du système social.

En revanche, celui qui a toujours été livré à lui-même refusera toutes les contraintes.

L'entreprise reprend ainsi les mêmes données. Le père symbolise le patron. La mère, la relation à la vie sociale de l'entreprise et à son harmonie. Et l'enfant, selon ce qu'il aura reçu, sera un *dirigeant* ou un *dirigé*, en tenant compte de sa personnalité, bien sûr.

Un enfant qui subit une autorité forte ou reçoit une éducation trop rigide peut également se révolter.

Adulte, il ne trouvera pas sa place, ni sous l'autorité d'une entreprise ni sous sa propre direction. Il est en conflit de sa révolte.

Ainsi, le *fonctionnement d'origine* reste l'intégration de l'enfance à l'adulte. Comme dans tout schéma, la différence réside entre le conscient et l'inconscient. Dès qu'une personne prend conscience de cela, elle sort évidemment de son *schéma d'origine*.

Seul, ou si nécessaire avec l'aide d'un psychanalyste, nous apprenons à découvrir le schéma familial et à le comprendre afin de pouvoir en changer les règles et recréer un fonctionnement personnalisé.

L'AMOUR ET L'ENFANT

L'enfant observe tout ce qui se passe autour de lui. Du bas de sa hauteur, il est un observateur impitoyable !

C'est ainsi que l'enfant s'imprègne d'amour. L'amour est dans le mouvement de la vie, des couleurs, des odeurs. Les paroles sont importantes mais l'enfant est une véritable caméra qui capte et enregistre toutes les images. Dans l'image se trouve le geste et l'enfant peut adapter l'image et le geste à sa libre interprétation. Il gardera en mémoire des scènes qu'il se rejouera selon ses désirs du moment.

Si l'enfant est en désir d'amour, ce sont les images d'amour et de tendresse auxquelles il se référera. S'il est dans un moment de chagrin, il saura se souvenir d'une scène triste.

Ainsi, il construit sa partie d'amour, segment par segment.

Mais l'enfant a aussi le pouvoir de changer l'histoire...

L'enfant a cette magie : si vous lui faites mal, comme un magicien, il va transformer la plus belle histoire d'amour en une monstruosité cruelle.

Au contraire, si vous l'aimez, et on ne triche pas avec un enfant, il pourra intégrer l'amour qu'on lui porte, même dans la plus sordide des histoires qu'il aurait enregistrées.

Ainsi, nous devons savoir que l'enfant photographie et mémorise l'adulte dans ces différentes situations. S'il n'est pas l'auteur du film, il en est le parolier et le

metteur en scène. Il sait cacher au plus profond de sa mémoire ces films qu'il accumule avec d'autres dans son secret, comme une véritable vidéothèque. Au moment voulu, il ressort sa cassette et se passe le film de son choix. Maître du film et de son interprétation, chaque séquence est embobinée selon ses désirs et ses émotions.

S'il est maître de l'interprétation, malheureusement, il en deviendra plus tard la victime. Car toute interprétation fantaisiste devra être confrontée, un jour ou l'autre, à une dure réalité.

CHAPITRE VIII

LA COMMUNICATION DE L'ENFANT

LES MALADIES PSYCHOSOMATIQUES

Comme tout un chacun, l'enfant saura mieux que quiconque utiliser la *psychosomatique* (psycho : psychisme ; somat : le corps).

Il est à noter que si un adulte somatise, cela est un phénomène qui se rapporte à une problématique non éclaircie de l'enfance.

L'enfant utilise la psychosomatique comme un moyen d'expression qui peut aller d'un simple bobo à l'intervention d'urgence.

L'enfant malade est chouchouté et choyé et, de ce fait, très petit, il comprend que la maladie lui octroie certains privilèges qui lui permettent d'exprimer quelque chose qu'il ne peut expliquer.

LA DETTE

J'existe, combien je dois ?

Nous avons tous une dette à payer qui pourrait se résumer à : « *J'existe, donc, combien je dois ?* »

Comme si l'on se devait de racheter le droit de vivre alors que nous ne l'avons pas demandé !

Il devrait être clair que les enfants la paieront non pas à leurs parents, mais à leurs enfants. Ce n'est pas une *dette*. « Mes parents m'ont donné tout ce qui était en leur pouvoir. Adulte, je donne à mes enfants et non à mes parents » (ceux qui n'ont pas d'enfants la rembourseront à leur entourage, ce qui revient au même).

Si vous pensez « devoir à vos parents », cela reste une « dette ».

Si vous comprenez que vous le *rembourserez* à vos enfants, cela annule l'idée de *dette*.

Cette notion de dette est une notion capitale ! Il faut s'acquitter de celle-ci. Dans de « mauvaises familles », on fait croire à l'enfant qu'il a une *dette* envers ses parents. Comme il est impossible de rembourser un parent, le décalage dans le temps ne le permettant pas, l'enfant reste accroché à sa *dette* et ne peut en aucun cas s'en libérer. De ce fait, il « *ne peut exister* ».

C'est cette *dette* que de nombreux adultes vont *payer* chez un psychanalyste, ce qui nous ferait bien comprendre l'association de *dette* et *d'argent* qui engendre le mot *payer*.

Alors ne faites pas payer à vos enfants le droit de vivre !

La dette de la réussite

Un enfant né dans une famille dite *défavorisée* qui, adulte, s'enrichit, éprouvera le besoin de retourner dans sa petite enfance donner tout le bien matériel qui avait manqué à sa famille. Comme cela est bien sûr irréalisable, il en ressentira un chagrin parfois insoutenable, pouvant même le conduire à la faillite. C'est ce que je nomme *le syndrome de la réussite* : l'incapacité d'accepter d'aller au-delà de la réussite des siens.

Évidemment, une prise de conscience élimine ce processus. C'est l'une des formes de la *dette*, du *prix à payer* pour l'amour des siens, qui reste à mes yeux la plus troublante.

Une autre dette qui ressemble à celle-ci et qui est tout aussi incroyable : un enfant né dans une banlieue d'un milieu *pauvre* aura tout autant de mal à devenir *riche* et à quitter psychologiquement et émotionnellement *sa banlieue*. La notion de *richesse* l'entraîne, tôt ou tard, irrémédiablement vers le sentiment de *trahison des siens*. Un sentiment de les avoir *abandonnés*.

Il est très difficile, pour un enfant de *banlieue défavorisée*, voire impossible, psychologiquement, de dépasser la ligne rouge. Sauf prise de conscience, comme toujours, celui-ci paiera le *prix* de sa *richesse* par un retour à la pauvreté, prouvant ainsi sa fidélité aux siens.

La dette du pardon

Un enfant qui n'aurait pas reçu l'amour de son père ou de sa mère, il y a hélas mille raisons pour cela, ne

sera pas pour autant un enfant *libre*, exonéré de *dette d'amour*. Il sera, bien au contraire, un enfant qui, toute sa vie, devra obtenir *le pardon* de ses parents.

Une dette qui comporte sa logique et qui peut être formulée par cette simple phrase :

« Pardonnez-moi de ne pas être ce que vous voudriez que je sois. »

Cet enfant ne pourra pas exister, ni aimer ou être aimé sans obtenir ce pardon.

Alors, attention : Acceptons nos enfants comme ils sont avec leurs différences.

LES ENFANTS DU DIVORCE

Inutile de se raconter des histoires, je le redis, les enfants restent marqués à vie par le divorce de leurs parents. Cela ne signifie pas qu'ils manqueront leur rendez-vous avec la vie, mais leur combat sera différent. Ce n'est pas une raison pour ne pas divorcer car cela ne fait qu'aggraver la situation.

Annuler, dissimuler, reporter un divorce n'épargne pas un enfant. Il est douloureux pour lui d'entendre un parent annoncer officiellement une séparation, il ne faut pas perdre de vue qu'il le perçoit, le ressent et le vit beaucoup plus qu'on ne peut le penser. L'espoir d'une réconciliation le place dans l'attente. L'entendre formulé devient irrévocable ! Il se sait impuissant et n'a pas les moyens de convaincre ses parents de ne pas l'abandonner.

Un divorce est vécu par l'enfant comme le rejet de l'union à l'origine de sa naissance et, par conséquent, la négation de l'enfant. Chaque enfant le vit différemment mais le sentiment de *culpabilité* dans lequel il se trouve est inévitable. L'urgence est de lui faire comprendre que s'il est le fruit de *l'union*, la séparation ne signifie pas que le fruit est *pourri* ! C'est hélas ce sentiment très fort qui l'habite.

Pour éviter ce sentiment, il faut « déjouer », ne pas laisser son fils jouer aux jeux-vidéo vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ni sa fille jouer la belle au bois dormant et s'endormir jusqu'à la venue de son prince charmant.

Pour faire diversion, ne plus s'occuper de *son divorce*, mais des *enfants de son divorce*. Il faut installer un dialogue, recréer une nouvelle communication, ne pas laisser l'enfant s'installer dans la culpabilité, ne pas jouer la mère effondrée et, enfin, franchir le pas où l'enfant « accepte ».

Les trois phases des enfants du divorce

Malheureusement, la séparation est là. Elle a des conséquences suivant plusieurs phases :

– Dans la première, l'enfant entre dans une sorte de culpabilité, pensant qu'il aurait pu faire quelque chose, il y pense, y réfléchit et c'est ainsi qu'il risque de s'y enfermer.

– Dans la deuxième, naissent sa hargne et sa haine devant son impuissance. Il entame une révolte. Elle peut être interne, dissimulée ou apparente. Au cours de la

deuxième phase, l'enfant commence à *jouer*, à percevoir un léger pouvoir qui lui est possible de maîtriser. Il perçoit le jeu diabolique de ses parents : « Non, ne viens pas chercher les enfants samedi à dix-neuf heures, mais plutôt vers vingt heures. » Alors, il décide de *jouer* lui aussi et commence à mettre le « feu aux poudres » : « Papa m'a dit... », « Maman ne veut pas... »

C'est la période où les enfants gagnent du terrain sur la situation et où les parents s'arrachent les cheveux ! Mais, après tout, ce n'est qu'une juste revanche !

– Troisième phase : Après le *jeu*, on arrive à la période *d'acceptation/refus*.

L'orage est passé, tout a repris une nouvelle place. Il y a danger pour l'enfant : dans la *non-possibilité* d'accepter, il refuse.

Mais comme c'est un état de fait, il est obligé d'accepter. Cela devient une acceptation de son refus qui le renforce dans sa frustration. C'est là, hélas, que les parents ne peuvent plus intervenir. L'enfant doit prendre le relais et trouver ses propres solutions. Les parents se trouvent face à un rôle d'observateur impuissant. Ils peuvent, cependant, faire intervenir un substitut à leur place (sœur, frère, grand-mère, grand-père ou amis) afin que le dialogue ne soit surtout pas interrompu. Il n'y a rien d'autre à faire, si ce n'est qu'à savoir que, plus tard, nous aurons à payer le prix de nos erreurs ! C'est une loi de la psychologie.

Les enfants du divorce sont marqués par les disputes, le départ mais surtout par cette intolérable va-et-vient

des parents qui bougent et changent leur espace, leurs distances, leurs repères. Bien sûr, il n'y a pas que les enfants du divorce qui se trouvent dans ce schéma, mais ils portent pour longtemps un lourd fardeau. Un va-et-vient entre le père et la mère, ils sont porteurs et véhiculent toutes les émotions restantes dans *l'ex-couple*.

Tout homme ou femme ayant conçu des enfants continue de porter en soi l'amour. L'enfant en est la preuve vivante et sera la continuité de cet amour, même passé. Est-ce là une honte ? Un mensonge ?

Tout réside dans le mensonge : on veut oublier que l'on a aimé, on veut refaire sa vie ! On crie « Je te hais ! Je ne veux plus entendre parler de toi ! »

Bel héritage pour nos enfants !

Il faut aussi savoir qu'un divorce, une séparation qui intervient durant la puberté de l'enfant, crée un choc psychologique grave qui interrompt immédiatement son évolution psychologique. De même, un divorce, pour un enfant de moins de sept ans, vient aussi ralentir provisoirement ou retarder sa croissance psychologique. Comme dans tout schéma d'origine, les inconvénients du divorce font partie de l'héritage visuel et émotionnel que nous transmettons à nos enfants.

Dans tout héritage psychologique, mieux vaudrait parler d'amour que de haine ! Un divorce ne devrait pas rayer l'amour passé. Le rôle du père n'est en rien effacer, mais modifier. L'autorité et les interdits se forment et se modulent différemment. J'ai dû, avec peine, constater que si la *maison de la mère* reste ouverte, celle

du père est *interdite*. Les enfants vont et viennent entre les deux domiciles, mais il faut savoir que la mère qui n'entre pas en la demeure du nouveau foyer du père est vécu par l'enfant comme un interdit à la mère. Ce qu'il vit très mal. Bien sûr, on ne peut pas inviter l'ex-femme à prendre le thé chez le mari devant la nouvelle femme ! Pensez ! Cela ferait trop plaisir aux enfants et marquerait une indécence intolérable ! Stupidité et mesquinerie !

Il est très regrettable, en effet, que ces nouvelles mères n'acceptent pas d'avoir épousé des *divorcés déjà pères* et que ces pères n'aient pas assez de courage pour s'imposer à leurs enfants afin de perpétuer une certaine harmonie familiale.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ENFANT

Peur, amour, désir

La peur

Quel dommage que chaque enfant ne naisse pas avec son propre mode d'emploi !

Les enfants sont si différents les uns des autres !

Être parent, c'est déjà un défaut pour un enfant. Alors, si l'on peut éviter les plus grosses erreurs, ce ne serait déjà pas mal ! Trop souvent, les parents reportent leur propre enfance sur leur enfant, erreur ! Ce qui nous a manqué ne leur manque pas forcément. La plus terrible erreur des parents est de leur transmettre leurs peurs. Par exemple, une mère qui a été blessée par un

homme ne manquera pas de prévenir sa fille du danger des hommes. Mais, ce faisant, elle ne fait que transférer sa propre peur. La peur de la mère n'est pas forcément la peur de sa fille. Nous retrouvons le même schéma pour les hommes et leurs fils.

Et cela n'est qu'un exemple parmi tant d'autres !

Notons la différence entre transférer une peur et faire peur :

« Je porte la peur de ma mère » ; « Ma mère me fait peur ».

Même chose pour les pères.

Le meilleur moyen de ne pas transmettre nos peurs à nos enfants est de s'en débarrasser soi-même, mais ne pas les laisser déborder chez nos enfants.

Les adultes ont leurs peurs évidemment puisque nous sommes aussi de grands enfants !

Le désir

Après la peur, le désir...

Les parents veulent pour leurs enfants ce qu'ils n'ont pas eu. Eh oui ! Mais nos désirs ne sont pas les leurs !

Peur et désir sont indissociables de l'amour. Mais encore faut-il que celui-ci ne soit pas abusif. On aime tellement son enfant qu'on l'étouffe. Amour, oui, mais trop c'est trop !

Justice

Être juste. Certains parents pensent qu'ils doivent être justes et donner pareillement à chacun de leurs

enfants. Erreur ! Chaque enfant n'a pas les mêmes demandes.

L'amour pour les parents

Nous vivons une période difficile mais je ne sais pour quelles raisons les grands-parents, voire les parents, sont mis à l'écart par les enfants. Si un parent a le devoir d'aimer son enfant, ce qui n'est plus un devoir mais un plaisir, il ne faut pas oublier que les enfants ont le droit d'aimer leurs parents ! Au nom de certaines libertés, certains enfants pensent que l'amour pour leurs parents est ridicule. L'amour n'est en rien ridicule ou honteux, c'est la façon d'aimer qui fait la différence.

Dans les époques difficiles que nous traversons, je pense qu'il serait bon de redonner une place aux grand-mères et même aux arrière-grand-mères, cela adoucirait probablement la violence de nos jeunes à laquelle nous ne pouvons plus faire face. C'est une histoire de famille !

UN VIRAGE DIFFICILE

L'adolescence

Il y a une période extrêmement difficile à passer pour les parents durant laquelle ils se sentent *dépassés, rejetés*.

Oui, ils ont l'impression qu'ils font tout et que malgré leurs efforts, leurs enfants les rejettent. Pas d'affolement ! *Laissez-les faire !* Vous gagnerez du temps. Je sais, c'est épouvantable mais, pour eux, c'est une véritable

torture de remise en question. Disparaissez plutôt que de venir alourdir leurs questions auxquelles vous ne pouvez répondre car ils sont à la recherche d'une solution qui leur est propre.

Accepter de les voir nous quitter ou s'enfermer dans leur chambre. Un adolescent comme un adulte a besoin de se retrouver seul face à lui-même pour faire sa connaissance et se retrouver. Alors, acceptez-le même si c'est incompréhensible en apparence, c'est pour eux une nécessité pour devenir adulte.

La sexualité

Autant comprendre que la sexualité de l'enfant est symboliquement mise en route dès sa conception ! La sexualité de l'enfant est en toute chose. Ce n'est pas un acte sexuel à dire ou à expliquer. Ce n'est pas aux parents d'expliquer *les techniques sexuelles*, contrairement à ce que beaucoup pensent. La sexualité est un art et non une technique ! Une bonne réalisation de sa sexualité est la conséquence d'une bonne réalisation de soi, donc de l'enfant. Contrairement à ce que pensent certains parents, ce n'est pas à eux de s'occuper de la sexualité de leurs enfants, mais ils se doivent de leur donner les moyens de la comprendre. Vous ne pensez tout de même pas que nos enfants vont nous demander comment on enfle un préservatif ! Soyez sans crainte, une jeune fille et un jeune homme sauront se rencontrer et se trouver dans la douceur d'un regard, d'un rendez-vous et d'un baiser...

INDÉPENDANCE ET AUTONOMIE

Couper le cordon ombilical

J'ai toujours détesté cette expression galvaudée. À tel point que lorsqu'on a coupé, à sa naissance, ce cordon qui nous unissait ma fille et moi, j'en suis restée terrorisée pensant que ce serait une douleur terrible ! Il est donc clair que cette coupure est un acte médical qui s'effectue à la naissance, côté enfant et côté parents ! Bien sûr, on veut parler d'autonomie et d'indépendance.

L'indépendant est un enfant dont les actes de déplacement et d'action s'effectuent sans dépendre d'autrui dans un fonctionnement *matériel*.

L'autonomie est l'indépendance psychologique régie par l'émotionnel. Un enfant devenu autonome est un enfant qui régit ses propres émotions sans les transférer par les autres. Un enfant autonome décide d'aller au cinéma parce que tel est son désir. Celui qui n'est pas autonome exprime le désir d'un autre en faisant abstraction du sien.

Un enfant autonome est un enfant qui fonctionne en respectant ses émotions (dits désirs).

On a tendance à confondre indépendance et autonomie. Une personne indépendante ne dépend que d'elle-même dans la vie matérielle. Une personne non autonome dépend des désirs et envies des autres pour exister. Il est indispensable de donner à nos enfants *l'autonomie*.

Laissez penser, aimer, batailler vos enfants même si vous ne comprenez pas l'émotion de leurs actes. Si vous

les cantonnez dans vos désirs de réalisation d'après vos propres émotions, vous les coupez de toute possibilité d'obtenir leur liberté de penser et donc d'être. Vous risquez de les laisser dans le *paraître* de vos désirs qu'ils réaliseront par amour pour vous mais ne seront jamais dans *l'être* de ce qu'ils sont.

Conclusion

Comme le disait une psychiatre reconnue, « on peut refaire vingt fois sa vie, on ne refait jamais son enfance ».

Essayons, dans la mesure du possible, de préserver nos enfants...

Je rappellerai ici les idées essentielles contenues dans les précédents chapitres :

– La mère donne l'idée de l'image de la femme à son enfant. La mère est la première image de la femme que l'enfant reçoit.

– Le père donne l'image de l'homme. Il est la première image de l'homme que l'enfant reçoit.

C'est sur le départ de ces images qu'ils se forgeront leurs premières idées. La première femme de notre vie est notre mère, le premier homme de notre vie est notre père (cela dans les schémas classiques).

– Respecter les repères des tout-petits : la meilleure façon de les préserver des premiers tourments de l'enfance.

– Pour rendre ses enfants heureux, charité bien ordonnée commence par soi-même ! Alors, soyez heureux, ils ne s'en sentiront que plus libres et plus épanouis !

– Les couples divorcés doivent cesser de se déchirer dans une comédie de haine. S'ils ont désiré leurs enfants, ils ont le devoir de s'en souvenir ! Toute haine est une mascarade qui renforcera l'enfant dans son chagrin.

– Nous ne faisons pas des enfants pour qu'ils nous ressemblent ! Sachez accepter leur différence afin qu'ils ne s'enferment pas dans le monde terrifiant de l'imaginaire.

– Être à l'écoute de ses enfants et ne pas leur imposer un discours qui ne leur laisse que le silence de leur parole. N'oubliez pas que leurs désirs sont rarement les nôtres !

– Vivez leurs envies au lieu de les contrer. Essayez de vivre avec eux au lieu de les empêcher de vivre ! Qu'y a-t-il de plus vivant qu'un enfant ?

– Acceptez de quitter un jour vos enfants, eux, ne font que partir vers la vie.

– Même si vous souffrez de voir la douleur de vos enfants, vous devez *faire avec* car c'est le seul moyen pour eux de faire leurs propres expériences, même si cela est douloureux.

– Un enfant qui pleure est un enfant qui nous dit ne pas avoir d'armes pour se défendre.

– Ne transformez pas vos enfants en poupées. Un enfant n'est pas une poupée que vous dirigez. La terminologie de la poupée est un danger extrême : celui de voir notre enfant se changer en un horrible robot dont nous devenons, à notre insu, les manipulateurs.

– Le monde bouge, aussi devons-nous enseigner à nos enfants l'intégration.

– Lorsque vos enfants grandissent, ils passent par des stades divers, d'une étape à une autre. Entre chaque période, vous pouvez voir vos enfants en position *d'inertie*. Ces états leur sont indispensables et peuvent varier de un mois à un an. Ce sont des périodes dites de *deuil*, même si je n'apprécie guère ce mot, où ils doivent accepter la fin d'une époque afin de passer à une autre. Nous, parents, vivons très mal leurs *deuils* mais ils leur appartiennent. À vous de les respecter. Ils gagneront du temps.

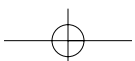
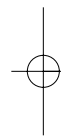
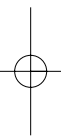
– Il est bon de dire et de retenir que les parents font ce qu'ils ont les moyens de faire, de donner ou de transmettre. Si nous sommes responsables de nos erreurs, nous n'en sommes en rien coupables. Trop de parents culpabilisent de ne pas avoir pu dire, ou comprendre. Ce qui ne fait qu'amplifier les conséquences. Il faut savoir réparer nos erreurs et accepter nos impuissances. En revanche, se fermer les yeux et laisser nos enfants dans un mal de vivre, sans les diriger vers une personne compétente ou un substitut, cela reste l'engagement de notre entière responsabilité. *Nombreux sont les analystes qui peuvent nous venir en aide. Bien sûr, il n'est pas question de baisser les bras, mais de se faire tout simplement aider. Personnellement, je ne suis pas pour la psychanalyse ou la thérapie chez de très jeunes enfants, mais il arrive parfois, que n'ayant pas une grand-mère, une tante à côté de soi, nous devons consulter avec la plus grande des*

précautions. Il n'est pas bon qu'un enfant consulte jeune, sauf s'il a des problèmes importants, car cela peut l'empêcher, plus tard, d'entamer une réelle psychanalyse, s'il en a le désir.

– Si vous ne savez pas parler à vos enfants des choses de la vie, sachez que toute chose est dans la nature ! Alors, emmenez vos enfants dans les bois ou dans les prés, regardez et observez, la nature fera le reste !

Un beau jour, tandis que je m'efforçais d'expliquer la vie à ma fille en me lançant dans de grands discours où je m'embrouillais moi-même, elle me regarda, penchant sa tête vers moi et avec une suprême douceur et une infinie tendresse qui parlait d'elle-même, me dit : « Maman, tu ne peux pas nous transmettre ton expérience... »

...AUX NÉVROSES



Introduction aux névroses

C'est quoi une névrose ?

Sommes-nous tous des névrosés ?

La névrose est un dérangement « affectif », tout simplement, alors oui nous sommes tous des névrosés !

Je pense que la différence entre une grippe et une névrose, pour ne prendre que cet exemple, c'est que la grippe nous en parlons depuis longtemps et nous y avons des remèdes concrets, palpables.

Dans le cas de la névrose nous sommes dans une sorte de monde impalpable.

Comme la grippe, la névrose a ses symptômes. Un médecin identifie une grippe d'après des symptômes comme la fièvre, des maux de tête.

Dans le cas de névrose le principe est le même, d'après les symptômes nous pouvons identifier le type de névrose.

Mais nous sommes certes plus habitués à identifier une grippe ou un refroidissement qu'une névrose, là est la différence.

Chaque symptôme va nous indiquer non seulement le type de la névrose, mais il va également nous signaler à quelle époque de notre vie il y a eu ce que je nomme une « rupture ».

Vous expliquez pourquoi et comment nous, psychanalystes, arrivons à savoir à quel moment se produit la rupture serait une démarche utopique.

Par contre, comprendre son symptôme et essayer de l'appréhender, l'accepter sans en avoir peur, serait déjà un pas de gagné !

Voyons ensemble ce que signifient ces mots qui nous sont si étrangers.

CHAPITRE PREMIER

LES MANIFESTATIONS

SYMPTÔME

Un symptôme est une manifestation physique comme un vertige, un laxisme, une envie de rien, les mains moites, la sueur au corps, la sensation de corde au cou, les boules dans la gorge, les jambes qui tremblent, etc.

Après avoir consulté un médecin, nous avons la confirmation que ces symptômes ne sont pas physiques, nous les classons alors parmi les manifestations psychologiques.

C'est là où l'être humain en perd son latin !

Il est pour nous difficilement acceptable de nous dire : « C'est dans notre tête ! »

Et pourtant !

Il s'en passe des choses dans notre pensée. Pire ! Dans nos pensées inconscientes. Le symptôme nous donne l'indicatif d'une névrose. Il reste à identifier la névrose afin de l'enrayer.

SYNDROME

Un syndrome est l'accumulation de plusieurs symptômes, et la tête fonctionne comme le corps, si nous n'arrêtons pas un rhume il descend sur la gorge puis sur les poumons et se transforme en bronchite, c'est un exemple.

La névrose fonctionne similairement. Si vous n'écoutez pas le premier symptôme, votre tête vous envoie d'autres symptômes ensuite cela devient un syndrome.

L'importance de ces symptômes et de ces syndromes c'est qu'ils sont des indicateurs et ils sont extrêmement importants pour nous psychanalystes.

Voyons maintenant l'angoisse.

C'EST QUOI UNE ANGOISSE ?

Comme toutes les manifestations psychologiques, l'angoisse est très désagréable à vivre, sueur, mains moites, oppression sur les poumons.

L'angoisse est un conflit entre deux idées.

L'angoisse nous indique un conflit intérieur entre notre réel personnalité (le moi) et ce que nous avons reçu de notre éducation, par exemple. Les deux pensées se heurtent dans un désaccord et créent un conflit intérieur. Et là où il y a conflit, il y a angoisse.

Venir à bout d'une angoisse, c'est un travail à faire avec soi-même.

Au moment où vous faites ou dites ou êtes quelque part, ou vous n'avez pas envie de dire ou faire quelque chose, l'angoisse vous signale simplement son opposition. Alors, à vous d'y remédier et de ne pas vous infliger ce que vous ne désirez pas faire, même si vous y croyez !

LES PHOBIES

Très astucieux !

Voyons comment fonctionne une phobie et comment elle se mécanise.

Mettre en place une phobie, c'est extraire de son corps une peur et la poser sur un support.

Exemple de support : le vide, les araignées, l'ascenseur, l'avion, etc.

Mais l'inconscient n'est pas idiot ! Il choisit son support.

Vous ne dites plus : « J'ai peur. »

Vous avez identifié votre peur à l'aide d'un objet, d'un animal, etc. Vous dites : « J'ai peur de... »

Nous avons appris, en tant que psychanalystes, le langage de l'inconscient.

Si vous dites : « j'ai peur des araignées », nous savons de quoi vous avez peur.

Mais ce que sait le psychanalyste ne va vous aider qu'à vous orienter vers cette peur, l'exprimer et la regarder en face afin de vous en défaire.

Si l'inconscient a l'intelligence de savoir créer une phobie, c'est bien qu'il vous dit qu'il a peur de...

Si vous apprenez à ne plus avoir peur des araignées, du vide, des piqûres, etc., sachez que vous ne faites que déplacer votre phobie. Vous n'avez plus peur, votre inconscient trouvera un autre support pour transmettre son message. Alors mieux vaut soigner la cause plutôt que de transformer les effets... Une phobie peut en cacher une autre !

LES ADP (ATTAQUES DE PANIQUE)

Votre corps vous envoie un message codé par une angoisse, c'est comme si vous receviez un message, puis un autre et enfin un e-mail...

Puisque personne n'a répondu à l'angoisse ou à la petite phobie, votre psychisme va taper encore plus fort sur votre corps et il mécanise une ADP.

Symptômes et sensations :

- les mains moites ;
- le cœur qui s'accélère ;
- bouffées de chaleur ;
- frissons ;
- transpiration ;
- gorge serrée ;
- étouffement ;
- coup de poing dans le ventre ou l'estomac, voire les deux ;
- ne plus y voir clair ;
- perdre sa route ;

– ne plus savoir où l'on est ;

– soif !

Terrifiant !

Et, pourtant, l'ADP est la plus intelligente des manifestations psychosomatiques !

Vous pensez ! Je suis passée par là à en mourir !

Je me disais : « Cette crise-là, je n'y survivrai pas. Je vais mourir !... »

Puis je me disais : « Allez viens, on en meure et on n'en parle plus ! »

Rien à faire ! Elle revenait toujours sournoisement au moment où je m'y attendais le moins et, enfin, j'ai compris le message et je vous l'offre :

L'ADP que j'ai appelée « Attaque De Personnalité », est comme une bonne copine qui, chaque fois que vous faites ce dont vous n'avez pas envie, vous tape sur l'épaule et vous signale, à sa façon, que vous n'êtes pas sur votre route mais sur la route « des autres ».

Que signifie « sur la route des autres » ?

Simplement, faire, agir, dire, ce que l'on nous a enseigné, dit ou montré.

Seulement une ADP, contrairement à une angoisse, ne se manifeste pas sur l'instant. Elle peut vous rappeler à l'ordre le lendemain ou quarante-huit heures après. C'est ce qui rend le symptôme plus complexe.

Un exemple : si le lundi vous êtes allé au cinéma pour faire plaisir à votre petit(e) ami(e), une ADP peut se déclencher le mercredi.

Si vous passez vos vacances en famille alors que vous

aviez envie de partir avec votre petit(e) ami(e), bonnes vacances tout le mois d'août.

En septembre ADP garantie !

Il faut noter : lorsqu'il sait « mécaniser » une ADP, notre corps va continuer de nous adresser des messages par des ADP... Le mécanisme est installé, c'est le mode d'expression que votre inconscient a choisi pour se faire entendre.

Je m'explique :

« Tu ne fais pas ce que tu as envie », paf une ADP !

Je plaisante, mais une ADP est si dramatique à vivre !

J'ai travaillé des années sur les ADP pour en comprendre le fonctionnement.

Évidemment, lorsque toute une partie de notre vie nous avons vécu pour faire plaisir aux autres, il est si difficile de commencer à vivre pour soi.

Mais il est plus terrifiant de vivre avec des ADP ! Alors, pensez que l'ADP est une bonne copine qui vous dit : « Attention, tu ne fais pas ce que ton cœur désire. »

Après, je vous l'accorde, comprendre ce que l'on désire profondément enfoui en nous, le mettre au jour, l'accepter... Ouf ! Quel travail !

Lorsque j'ai enfin réussi à faire ce que je désirais, qui était, par exemple, dessiner sans me cacher, écrire sans avoir honte que l'on me voit, pleurer sous un sapin, regarder le ciel et les oiseaux... Lorsque enfin j'ai osé ne plus avoir honte de mes ressentis, que ma famille trouvait ridicules, les ADP se sont envolées.

Évidemment, ce ne fut pas facile, mais vivre sans ADP, quelle paix ! Quel bonheur !

Lorsque j'entends dire à une personne dans une émission de télévision : « Tu ne peux pas aller au super-marché, viens, nous y allons ensemble », je suis en sueur pour cette personne. Et si elle préfère faire ses courses chez Hédiard ?

Non, allez, on va au super-marché et on recommence le lendemain. Quel tristesse !

Ce n'est pas cela l'effort à fournir.

L'effort à faire est d'observer ce que vous faites, pourquoi vous le faites ou ne le faites pas et s'agit-il de ce que vous désirez faire ?

Pas facile de répondre et de parler de soi lorsqu'on se connaît si peu !

Mais les ADP sont rarement fabriquées par des idiots !

Alors à vos plumes !

Notez ! Travaillez ! Et acceptez ces petites choses dont vous avez honte.

Soyez vous-même ! Dès que vous serez sur votre route, l'ADP ne viendra plus, puisque enfin elle aura été entendue et que vous y aurez répondu.

POUR CONCLURE

Les angoisses, phobies et ADP sont des messages codés provenant de l'inconscient qui nous annoncent que la personne ne fait pas ce qu'elle désire.

Annuler ou dévier une angoisse, une phobie ou une ADP, c'est, à mon avis, perdre l'opportunité du message que nous adresse l'inconscient.

Les angoisses, phobies et ADP sont un langage inconscient et celui-ci détient notre véritable personnalité.

Nous pouvons effacer les effets, mais quelle utilité si nous n'en réglons pas la cause !

Elle saura se faire entendre par d'autres moyens.

Ou bien, est-ce que les voix de l'inconscient, avec le temps, finissent par s'éteindre, fatiguées de vouloir défendre notre profonde personnalité, ce qui serait en effet dommage.

À noter :

Tant que notre corps peut fabriquer des angoisses, phobies, ADP, névroses, c'est une preuve de bonne santé mentale.

Dans le cas contraire nous serions en danger...

CHAPITRE II

CES MALADIES HONTEUSES

Nous venons de voir les symptômes et syndromes. Ensuite, vient *la névrose installée*.

Puisque personne n'a su entendre les premiers symptômes et syndromes, notre corps va mettre en place une *névrose installée*. (Je cite les plus connues.)

Notre psychisme, pour manifester son mal « être », utilise d'autres « techniques », comme : *l'anorexie, la boulimie, l'agoraphobie, la claustrophobie, la névrose d'abandon, la névrose de castration, etc.*

Lorsque ces manifestations envahissent notre vie nous ne réussissons plus à raisonner, nous sommes *dirigés* par notre *inconscient*. Le *conscient*, le raisonnement, n'a plus aucun pouvoir.

C'est cela, une *névrose installée*.

En ce qui concerne les névrotes installées : chacune d'entre elles correspond à un choc émotionnel, dont les plus lourds sont ceux survenus avant trois ans.

Il faut savoir que nous n'avons aucun souvenir jusqu'à trois ans (logiquement).

L'enfant ne mémorise les images qu'à partir de trois ans. C'est pour ces motifs que les chocs qui interviennent avant trois ans déclenchent des phénomènes douloureux puisqu'ils ne se rattachent à aucun souvenir conscient et de ce fait ils apparaissent sous une forme de souffrance illogique. Notre pensée consciente ne peut s'appuyer sur des explications concrètes.

Notre *inconscient* nous dirige et nous perdons la maîtrise de notre *pensée consciente*.

Approchons-nous de plus près vers ces chocs émotionnels :

- L'*anorexie* provient d'un choc *intra-utérin*.
- L'*agoraphobie* est due à une absence de la mère dans la *symbiose*.
- La *claustrophobie* est un *enfermement psychologique* avec le père.
- La *névrose de castration* est un enfant *coupé de l'objet de son désir*, soit la maman.
- La *névrose d'abandon* est engagée suite à une *séparation brutale*.

Pourquoi, de deux enfants ayant subi le même choc émotionnel, l'un sera anorexique et l'autre pas ?

Un enfant subit un *choc émotionnel*. Il grandit avec ce choc que nous appelons « rupture émotionnelle ». Il devient adulte mais il grandit avec « sa défaillance ». Son parcours est déformé et fragilisé. Si au cours de sa vie d'adulte il vit des déceptions à répétition, la névrose latente se déclenche, il retourne alors, instantanément au moment de la rupture. Il revit les mêmes ressentis,

c'est-à-dire qu'il va exprimer par des phénomènes infantiles son désarroi. Il devient un enfant blessé dans un corps d'adulte.

Soit il parvient à se renforcer avec des moyens qui lui sont propres, soit la névrose s'installe.

Puisqu'il y a eu rupture nous grandissons dans la déchirure de cette rupture, même si celle-ci restait en sommeil. De ce fait, à notre insu, nous cherchons à cicatrifier notre blessure et cela nous mène, parfois, vers « des voies sans issue », qui nous conduisent cycliquement vers des échecs.

La névrose, qui était latente, trouve un terrain propice à s'exprimer...

La névrose est un mécanisme de l'inconscient et celui-ci possède une intelligence très particulière puisqu'il reconduit l'adulte dans sa souffrance initiale.

Hélas, notre inconscient, à ce jour, n'a pas trouvé d'autre langage que la souffrance du corps, jusqu'à le rendre malade !

Voyons ensemble ces cas de névroses et décodons leur message, afin de dédramatiser les effets. Voyons comment ces névroses fonctionnent et quels en sont les messages envoyés par l'inconscient.

Si je m'explique sur ces névroses, c'est aussi dans le but d'en dédramatiser la souffrance qu'elles produisent. Comprendre son symptôme et le mécanisme de sa névrose, c'est apprendre dans un premier temps à « cohabiter », à dédramatiser pour ne plus avoir peur. Seule condition pour engager « une guérison ».

L'ANOREXIE

L'anorexique refuse et rejette la nourriture.

En utilisant cette pratique, que nous dit-elle ?

« Je refuse la nourriture que me donne mes parents parce que je refuse le couple de mes parents dans leur non-amour. »

Réalité ou fantasme ?

Qu'est-ce qu'un fantasme ?

Un fantasme, tel que nous, psychanalystes, l'utilisons, est un sentiment que nous pensons être la réalité et auquel nous croyons.

Notre travail de psychanalyste n'est pas de *démontrer une réalité* mais précisément de « *démécaniser un fantasme* », cela lorsqu'il est ancré dans sa partie fantasmatique inconsciente.

C'est le cas de l'anorexie.

L'enfant, dans sa pensée fantasmatique, pense que ses parents ne s'aiment pas comme elle le souhaiterait, ne l'aime pas comme elle le désirerait, ne la comprend pas. Elle ne s'aime pas non plus d'ailleurs. De ce fait, elle ne parvient pas à trouver une place d'amour.

Cela est le drame de l'anorexique, dans sa partie enfant dont elle est totalement inconsciente. Sa partie adulte est cependant bien réelle. Un conflit entre les deux pôles où l'un vient en destruction de l'autre.

À savoir que si les parents ne doivent pas entrer dans l'intimité de leur enfant, celui-ci, au même titre, ne peut entrer dans l'intimité du couple de ses parents.

Bien souvent, les *disputes* entre les parents sont un moyen de communication entre eux et non pas, comme l'enfant peut le ressentir dans son fantasme, un *non-amour*.

Alors, que se passe-t-il dans la tête d'une anorexique ?

Dans cette partie enfouie de l'inconscient, se trouvent :

– Un adulte très intelligent dans sa sensibilité.

– Un petit enfant qui souffre de ne pas avoir trouvé sa place d'amour au creux de papa et maman.

L'anorexie représente l'impuissance de l'enfant à s'exprimer.

Pourquoi l'anorexique utilise-t-elle « la nourriture » ?

Parce que celle-ci est donnée à l'enfant par la mère et l'enfant la reçoit comme un gage d'amour. La nourriture est un des « cinq sens » : il est « besoin » du petit enfant, il est aussi l'accompagnement du regard de la maman sur son enfant sous la haute protection du père et de leur amour.

Quel est le mécanisme inconscient ?

« Je refuse le couple nourricier et je me laisse maigrir, diminuer, devenir toute petite pour retourner au moment où mes parents se sont aimés dans un acte d'amour. Je retourne à la conception, c'est-à-dire le point zéro. »

Hélas, ce point zéro est la mort.

L'intention de l'anorexique est de retourner au point zéro, départ de la conception, et de refaire ce chemin d'amour qu'elle ressent comme inexistant.

En effet, s'il y a un enfant, c'est bien qu'il y a eu acte d'amour et que le lait de la mère provient du lait

d'homme (le sperme) qui lui a été donné au cours de cet amour. De ce fait, le couple, homme-femme, dans leur union devient « couple nourricier », c'est-à-dire uni pour nourrir l'enfant.

L'anorexique a l'intelligence d'en utiliser le symbole : « la nourriture ».

En refusant la nourriture, elle annule la place du père et le rôle de la mère, les replaçant à une place d'homme et de femme pour refaire, à sa façon, « ce chemin d'amour ».

Nous sommes dans le monde fantasmatique de l'inconscient...

Les parents ou médecins s'acharnent sur les balances, sur le poids des aliments, et se réunissent autour de *repas forcés*, obsédés par la nourriture. Cela ne fait que renforcer l'enfant dans sa destruction.

À quoi bon s'obstiner sur les balances puisque le refus de la nourriture n'est pas le problème en soi, il n'en est que la conséquence utilisée comme symbole.

Cessons l'obsession des balances et laissons l'anorexique retrouver sa place d'amour entre ses parents, qui lui paraît impossible à conquérir.

Soigner ou venir en aide à une personne anorexique, c'est d'abord déceler les premiers symptômes.

Si votre enfant subit une perte de poids brutale de 5 à 10 kilos...

Vous devez, dans un premier temps, consulter un médecin. Si aucune cause physique n'est décelée, il s'agit d'un phénomène psychologique.

Une perte de poids brutale est prémisses de signes d'anorexie.

Il faut agir rapidement, la dégradation pouvant être extrêmement rapide et violente. Nous sommes ici dans un schéma d'autodestruction utilisé par la personne pour se faire entendre, dans la violence de sa douleur, dans la violence de son symptôme.

Et ce n'est certainement pas en voyant ses parents réunis autour d'une « bouffe ! » que l'anorexique cessera de se *bouffer* ! Dans le seul but de se faire entendre. Ici aussi, écouter est beaucoup plus propice à sortir notre enfant de là, plutôt que d'agir dans un sens inverse.

L'anorexique est dans un grand « besoin » d'amour dans sa partie enfant, alors que la partie adulte « désire » se construire.

L'un et l'autre étant incompatibles, une partie vient « bouffer » l'autre et, de ce fait, l'ensemble de sa personnalité ne peut plus rien « avaler » pensant que tout n'est que mensonge et restriction.

Mais, comme dans tout schéma de destruction, le mécanisme dégage une telle culpabilité qu'il est difficile pour une anorexique d'en accepter les faits. Et c'est souvent cette culpabilité qui vient obstruer la possibilité d'une guérison, puisqu'il faut savoir que chaque enfant qui se sent « mal aimé » s'en accuse.

LA BOULIMIE

Il est courant d'être sujet à une crise de boulimie après une crise d'anorexie, dans le cas d'anorexie légère.

Ces deux phénomènes, bien qu'ayant des expressions différentes, sont parfois liés.

Si *l'anorexique* refuse la nourriture pour ce qu'elle représente, la boulimique exprime une autre intention, sa demande est plus précise : c'est la recherche du *nourrissier*, soit le père, puisque le rôle du père, archaïquement parlant, est de ramener la nourriture à sa famille. La *boulimie* est une recherche abondante du *père* qui pourrait annuler un vide, un *manque*, à combler. Ce que fait la boulimique. Elle jette des aliments dans son corps qu'elle remplit comme un puits sans fond.

Une personne boulimique affirme que le père, dans son rôle, n'est pas à sa place.

Ici encore, fantasme ou réalité ?

L'essentiel, c'est ce que l'inconscient exprime et que nous devons entendre afin de lui venir en aide.

Une personne boulimique présente des signes d'« insécurité » et c'est sous « une forme dissimulée de panique » qu'elle se jette sur la nourriture.

« La panique d'insécurité » la conduit à ne plus contrôler son désir avide à combler un manque. Son manque est manque du père, c'est-à-dire de ce qui le symbolise : sécurité et protection qui devraient procurer détente et bonheur, ainsi que les re-pères qui rythment notre équilibre psychologique. Ces éléments

n'ayant pas été mis en place ou ayant disparu, pour quelques motifs que ce soit, la *panique d'insécurité* peut déclencher un *phénomène d'avidité*. Nous sommes dans *un manque, un vide à combler*.

Ce manque d'amour du père exprimé par la boulimie est aussi une forme de destruction, un besoin de détruire ce qui a été « construit » (l'enfant) par le père et la mère afin d'exprimer le mécontentement de son non-bonheur.

Comme dans toute représentation exprimée par un syndrome, cela nous donne la traduction du discours inconscient, ensuite il suffit de permettre à la personne d'exprimer son manque. Une fois cela dit, ressenti, compris et entendu, la personne boulimique *lâche* son syndrome, peu à peu, en se construisant dans la sécurité, la mise en place de protection personnelle et l'acceptation de son être.

La boulimie n'a plus de raison d'être.

L'anorexique comme la boulimique dans leur « non-croyance d'être aimée » dégage une image d'elle-même peu valorisante, ce qui les entraînent à la destruction de leur « paraître » puisque « l'être » est en souffrance.

L'amour, dit, exprimé, reconsidéré, repensé, l'anorexique comme la boulimique apprend peu à peu à aimer et à... s'aimer !

L'AGORAPHOBIE

Certains pensent et disent que l'agoraphobe est une personne qui a peur de la foule. Ce n'est pas si simple !

S'il en était ainsi, une personne agoraphobe devrait se sentir bien seule, isolée dans la forêt, par exemple. Ce n'est pas le cas !

Peu de personnes ont su nous expliquer ce qu'est l'agoraphobie et, pourtant, ils ont trouvé un mot pour exprimer un *état*. J'ai été de ces personnes dites agoraphobes.

Et j'ai travaillé des jours et des nuits pour en comprendre le sens et explorer ce syndrome qui paralysait mes sorties.

Qu'est-ce qu'une personne agoraphobe ?

Il existe des *degrés* d'agoraphobie.

Premier degré

La personne qui avait une vie parfaitement *normale* va soudain ressentir une *attaque de panique* sans motif apparent. Nous sommes dans une sensation de mort angoissante.

La personne va immédiatement, dans l'incohérence de ce qui se passe, entrer en état de panique, ce qui entraîne instantanément, une *peur panique* qui va jusqu'à paralyser son corps.

Face à cet événement incompréhensible, elle va alors chercher à faire demi-tour ou à se réfugier dans un endroit rassurant. Mais elle va surtout tenter de résister

à son symptôme. Ce que le symptôme déteste le plus, c'est bien la *résistance* au non-pouvoir à s'exprimer.

Supposons que notre personnage fasse demi-tour.

De retour dans sa maison, elle souffle un bon coup et par honte et pudeur va s'enfermer, seule dans son ressentir et souvent n'en fait part à personne.

Le lendemain, remise de sa peur, la personne ressort de chez elle mais *la peur que cela recommence* la guette.

Ce qui ne fait parfois que faire appel à une autre *ADP*.

Le mécanisme est installé.

Notre personnage refuse de se *ridiculiser* et, craignant une autre crise, recommence à ne plus vouloir sortir de chez lui.

C'est ici que tout commence.

Là, chaque personne réagit différemment :

– Certaines personnes vont en parler à leur entourage qui va les comprendre.

– D'autres personnes en parlent et on se moque d'elles. Elles se taisent.

– D'autres vont « faire tous les toubibs pour s'en sortir ». Avec ou sans résultat.

Nous sommes au premier degré de l'agoraphobie : la personne a peur de sortir de chez elle mais elle le fait tout de même. Dans la souffrance ou sous accompagnement médicamenteux.

Deuxième degré

La personne entre dans la peur de son symptôme et décide de ne sortir que lorsqu'elle est accompagnée. Ou

bien elle s'organise. Elle ne sort plus qu'en taxi, elle met au point des stratégies d'accompagnement discret. Elle ne *peut plus se déplacer seule*.

Nous sommes dans le deuxième degré de cette phobie.

Troisième degré

La personne a tout tenté, en vain !

Elle renonce...

Elle ne sort plus de chez elle, elle reste cloîtrée.

Au troisième degré, sa vie est organisée à l'intérieur, l'extérieur n'existe plus que pour souffrir. C'est l'enfermement.

Si je peux en parler aujourd'hui aussi bien, c'est que je suis allée au plus loin de ce syndrome de l'agoraphobie.

Comment vit une agoraphobe ?

Tout d'abord, je voudrais dire que si ce symptôme n'est pas pris à temps, du premier degré, vous passez rapidement au troisième.

Je développerai donc uniquement ce troisième degré de l'agoraphobie.

En ce qui me concerne, j'ai passé douze années d'agoraphobie totale. Je ne pouvais sortir de chez moi qu'accompagnée et dans un périmètre extrêmement restreint.

Durant deux ans, je ne suis sortie de chez moi que pour des rendez-vous de psy. J'avais organisé ma vie afin de pas avoir « besoin de sortir ».

Mes psychanalystes ne comprenaient rien à mon état, malgré leurs grandes promesses, non tenues, de me sortir de là !

Être agoraphobe :

– C'est perdre ses amis qui ne comprennent pas pourquoi vous refusez d'aller au cinéma ou au restaurant.

– C'est apprendre à tricher pour ne pas se sentir coupable de son handicap.

– C'est renoncer à partir en vacances.

– C'est payer des personnes, d'une façon ou d'une autre, pour rester avec vous.

– C'est ruser à chaque instant pour que personne ne se doute de rien dans la peur que l'on nous rejette pour *anomalie mentale*.

L'agoraphobe fait travailler son imagination constamment, c'est une personne qui est dans la créativité permanente et elle utilise toute son énergie pour cela.

Les temps ont changé.

De nos jours, vous pouvez dire : « Je suis agoraphobe », cela fait fuir notre entourage de la même façon !

Pire encore, les *prédateurs* guettent leurs proies !

C'est-à-dire que les agoraphobes, pourtant loin d'être des personnes fragiles, mais en *état de fragilité*, attirent parfois des opportunistes qui se sentent *supérieurs* puisqu'ils peuvent faire ce que nous ne pouvons pas faire.

Voilà la vie d'une agoraphobe : se cacher pour exister.

Qui et comment devenons-nous agoraphobes ?

Eh bien, en voilà un « bord d'elle » !

Vous pouvez vivre des années sans cette agoraphobie et, soudain, elle vous tombe dessus sans motif apparent.

Contrairement à ce que l'on dit, l'agoraphobie n'a rien à voir avec la peur de la foule même si cela en fait partie.

Je ne vois pas comment vous pourriez vous promener au milieu d'une foule, si vous ne pouvez pas sortir de chez vous !

Combien de stupidités ai-je entendu sur l'agoraphobie !

Nous ne devenons pas agoraphobes, nous avons un terrain propice à l'agoraphobie qui, suivant notre parcours, va se *déclencher* ou *s'annuler*.

L'agoraphobie est un enfermement dans le monde de la mère.

Le monde de la mère est à la naissance une sorte de cercle, comme celui du ventre de la mère. Lorsque l'enfant naît, il est encore dans cette bulle, lui et sa maman, sous la haute protection du père, qui protège la mère et l'enfant : la *symbiose*.

C'est dans cette étape symbiotique du monde de la mère et de l'enfant que, précisément, se met en place l'agoraphobie.

Imaginons une grosse bulle où la maman est très grande et le bébé tout petit.

Maintenant supposons que la maman soit physique-

ment ou psychologiquement absente de cette bulle, de ce monde (peu importe les raisons de cette absence).

Imaginons la vision de ce petit enfant, seul, dans un monde qui lui paraît immense.

Allons encore plus loin et voyons cet enfant devenu grand et resté *enfermé* dans le *monde de la mère*, dans cette sorte de bulle en verre transparente. Nous avons tantôt un enfant tout petit dans un monde immense, tantôt un *enfant/adulte* et grand dans un monde trop petit.

C'est ce que j'ai appelé : « le syndrome d'Alice au pays des merveilles ».

Une personne agoraphobe va tantôt pouvoir aller à la boulangerie du coin, parce qu'elle se sent grande dans un monde à sa mesure, tantôt sans motif apparent, elle redevient ce petit enfant perdu, seul dans le monde de la mère. Le monde lui semble immense et la distance à parcourir interminable.

C'est l'histoire d'Alice au pays des merveilles qui est tantôt toute petite et tantôt très grande.

L'agoraphobe passe sans transition du petit enfant d'un pouce à l'adulte géant.

Dans l'impossibilité de comprendre ce qui se passe, puisque cela est un mécanisme inconscient qui remonte à la très petite enfance, la personne reste paralysée par la peur et l'incompréhension.

C'est à ce moment que la panique se déclenche.

« Il est en effet effrayant de passer du monde adulte au monde de l'enfant en quelques dixièmes de seconde ! »

C'est cela l'agoraphobie !

Comment un *enfant/adulte* resté enfermé dans une bulle pourrait exprimer ce qu'il ressent, puisque coincé dans une bulle, la *communication* avec le monde extérieur est *interrompue*, il ne sait plus *communiquer*, il sait *parler*, ce qui n'est pas la même chose.

Et voilà le troisième élément :

Le *manque de communication*.

Récapitulons les trois grands éléments qui définissent l'agoraphobie :

– Syndrome d'Alice au pays des merveilles : un enfant tantôt bébé, tantôt adulte, en moins d'une seconde, avec accompagnement de sensation de mort lente dans le passage d'une étape à l'autre.

– Un enfant de moins de trois ans qui ne sait pas marcher seul.

– Un enfant enfermé dans une bulle qui n'arrive plus à communiquer.

Et pour comble du comble... c'est un adulte !

L'agoraphobie est en effet extrêmement douloureuse à vivre.

Alors que signifie s'en sortir ?

C'est de toute évidence sortir du monde de la mère !

C'est cesser de tourner en rond dans un espace réduit.

Comment sortir du monde de la mère et de l'agoraphobie ?

Dans un premier temps, il faut prendre conscience

de cet enfermement dans le monde de la mère à l'époque de la symbiose.

Dans un second temps, il est essentiel que notre réflexion ne soit plus sous la dictée de la mère. Mais « les paroles des mères » sont enfouies et refoulées au plus profond de nous-même, au point qu'à notre insu, soit nous voudrions penser comme elle, soit nous nous efforçons de lutter contre elle. Dans un cas comme dans l'autre nous sommes « accrochés à elle ».

Le père n'a pas séparé la mère de l'enfant et, de plus, la mère était absente, même un court instant, dans la symbiose.

L'enfant sans accompagnement est devenu... enfant perdu !

Sans reconnaissance de sa mère, sans repère de son père.

Sortir de l'agoraphobie, c'est avancer et marcher « contre le vent de la mère » et parler, dialoguer, s'entendre et s'écouter, exprimer ses ressentis à chacun de ses pas et affronter de face le chagrin, la tristesse et l'amertume qui sont les traces d'une mère symbiotiquement absente, quels qu'en soient les motifs, jusqu'à se construire à partir de nos propres données.

C'est en effet un travail long et douloureux qui ne se fait certainement pas dans la force mais dans l'effort, ce qui est bien différent car l'un engage l'échec et l'autre la victoire !

Le petit enfant devra refaire le chemin qu'il n'a pas parcouru c'est-à-dire « la route vers son autonomie », ne

plus penser par l'autre mais par soi-même. Installer ses propres valeurs, pensées et réflexions, puis les accepter et enfin les imposer pour se faire respecter dans ce « qui » nous sommes vraiment.

Alors, nous avons enfin quitté ce grand « bord'elle » nous restera-t-il à accepter de quitter « ceux que nous avons tant adorés », sans pour autant penser les abandonner ou en être abandonné !...

LA CLAUSTROPHOBIE

En voilà une belle phobie !

Même si cela est très douloureux pour celui qui en est l'auteur.

La *claustrophobie* est rattachée au symbole du *père*. Tandis que *l'agoraphobie* est rattachée au symbole de la *mère*.

La claustrophobie est subtile puisqu'elle se manifeste sous deux formes :

- Peur de l'enfermement stable, comme une pièce étroite, un endroit fermé...
- Peur de l'enfermement en déplacement, par exemple un avion ou un ascenseur.

Bien que ces deux formes soient différentes, des personnes peuvent souffrir d'une forme ou d'une autre, voire des deux.

La claustrophobie est un enfermement d'une partie de notre personnalité.

Elle est aussi un grand attachement au père, comme l'admiration, par exemple, ou son contraire, la *haine*, qui n'aurait pas permis à l'enfant de se détacher du « pouvoir du père » dont les symboles sont : l'interdit, l'autorité mais aussi... l'amour !

Une personne claustrophobe est une personne qui souffre lorsqu'elle se trouve dans un endroit clos. Son ressenti dans ces instants, aussi courts soient-ils, lui font nettement vivre une partie d'elle enfermée, étouffée, qui ne parvient pas à s'exprimer.

Pourquoi la claustrophobie se « rattache au père » ?

Parce que précisément cette phobie est sous la dominante de « l'interdit ».

L'interdit est un symbole du père.

Une personne souffrant de cette phobie nous signale qu'elle ne s'est pas autorisé, ou bien ne s'est pas vu donner l'autorisation de développer une partie de sa personnalité. Oppressée par la « culpabilité », étouffée par la « colère » qui refoule parfois la « violence » envers elle-même, elle vit aussi la peur d'être abandonnée si cette réalisation venait à voir le jour. Tout cela subtilement dissimulé dans les méandres de notre inconscient, comme d'habitude !

Quelle est la différence entre les deux formes de phobie ?

– Stable : l'interdit est dicté par la personne elle-même.

– En déplacement : l'interdit aurait été dicté par le père.

Ici encore nous devons bien comprendre que « le père » n'a nullement interdit à l'enfant de se réaliser, mais que le comportement de ce que symbolise le père dans sa représentation du pouvoir à l'autorité ou à l'amour n'a pas permis à l'enfant de s'octroyer « le droit de... »

Prenons un exemple :

Une personne qui admire son père, lui laisse la parole, approuve ses conseils au point de ne pas parvenir à imposer sa personnalité.

Autre exemple :

Une personne dont le père possède des « dons » extrêmes d'autorité ne parvient pas, de la même façon que dans le premier exemple, à « dépasser » l'autorité du père.

Autre exemple :

Trop d'amour pour son père ne lui permet pas de lui être « supérieur ».

Ce phénomène est plus une « mécanique » de fils.

Dans un cas comme dans l'autre la personne est enfermée dans le refoulement de sa personnalité.

Symptômes de claustrophobie débutante ou installée : oppression, douleur sur les poumons, difficulté à respirer.

Le problème c'est que, adulte, nous allons vers ce que nous avons connu !

Aussi, ces individus, à leur insu, recherchent des personnes qui dictent leur conduite, même déguisée sous forme de conseils.

La personne reste sous « l'influence du père », puisque non détaché, ce sont ces personnes qui ne savent pas dire NON ! Et nous, psychanalystes, d'ajouter : au nom du père...

Père réel ou symbolique, père existant ou fantasmé !

Aussi, lorsque nous comprenons ce mécanisme d'enfermement, il suffit d'imposer sa personnalité, de ne plus côtoyer des personnes « qui se prennent pour Dieu le père » et, peu à peu, vous sortirez de vos propres enfermements. Quant à la culpabilité, nous finissons par nous en défaire lorsque nous constatons que « les autres » peuvent nous aimer dans « nos différences ». Ce qui est nettement moins simple !

Cessez de crier : « Au secours, je suis enfermé ! »

Cherchez bien et vous trouverez ce qui a été interdit !

Ensuite, osez et faites-le !

Vous serez libre même si parfois nous portons encore les traces de l'enfermement de notre passé...

NÉVROSES DE CASTRATION ET D'ABANDON

La névrose de castration

Je vous propose maintenant de nous promener, rapidement, dans les deux névroses les plus répandues dont nous souffrons, presque tous !

La névrose de castration et la névrose d'abandon.

Que signifie « castration » ?

Simplement « être coupé de notre désir ! »

Alors, me direz-vous, c'est quoi notre désir ? Bonne question !

Comme je m'en suis expliqué dans « Du berceau... », notre premier « objet de désir » est notre mère et plus précisément « le sein de notre mère ».

Ce bel « objet » qui nous procurait l'extase de nos cinq sens. Nous pourrions dire que c'est cela « le désir », ce qui nous procure le bien-être de nos sens. La névrose de castration nous dit, en effet, que nous sommes coupé de nos désirs, c'est-à-dire que nos « sens » ne sont pas comblés.

Symptômes et ressenties :

Plus d'envies, amertume, tristesse, chagrin, laxisme, se sentir une chose, envie de rien, corps inerte, sans force et même fourmillement, crampes, articulations douloureuses, affaiblissement général, vie sans piment !

Ici aussi nous sommes face à un vide, face à nos manques et comme nous ne pouvons pas retourner à nos premières amours et ressentirs, une fois de plus, nous allons devoir « construire » nos désirs, ce qui comblera ce vide, affectif, sensitif, émotionnel, sensuel, ce regard de l'autre. Adulte, nous allons devoir aller vers cette longue conquête !

Et si je dis que nous portons presque tous cette névrose, c'est que toute notre vie durant nous allons construire ce qui nous fait plaisir, ce qui nous apporte de la joie, du bonheur, pour enfin savoir ce « qui » nous sommes et ce qui nous convient. Alors seulement nous serons dans la réalisation, dans la créativité de ce

qui nous rattache à un bien-être intérieur et nous pourrions comprendre ce que signifie « être dans son désir ».

Dans le cas contraire nous sommes face à « la porte du vide de soi » ou face à la porte d'un psy !

La névrose d'abandon

Nous sommes tous des abandonnés !

Parce que au moins une fois dans notre petite enfance, maman n'était pas là ou elle parlait au téléphone avec une amie sans nous regarder, elle est arrivée en retard à la sortie de l'école ou elle nous a oublié chez la nourrice une heure de plus !

Drame de l'enfant à ne pas sous-estimer. Maman ne soyez pas en retard : ce que vit un petit enfant durant ces minutes est monstrueusement amplifié. Il pense que plus jamais vous ne reviendrez, il croit que vous l'avez oublié, alors attention danger.

Si nous sommes tous des « abandonnés », il faut savoir que ce sentiment est tout de même douloureux à vivre au quotidien puisqu'il est sous-tendu par le manque de confiance en l'autre qui se propage sur le manque de confiance en soi selon l'importance « des dégâts ».

Aussi, une personne dans ce sentiment qui, adulte, n'a pas reconquis la confiance en l'autre puis en lui-même est sans cesse en quête du regard de l'autre et paie souvent très cher le prix d'un simple abandon. Pour ne pas être abandonné, il offre ce qu'il a de mieux pour retenir l'autre, et trop souvent il abandonne une partie de sa personnalité.

Le ressentir d'une névrose d'abandon : l'abandon est aussi ressenti lorsque nous sommes entourés de personnes qui ne nous comprennent pas.

Mais également lorsque nous ne sommes pas « dans l'échange » avec les autres, c'est-à-dire si nous « donnons » et qu'il n'y a pas de « retour », cela est une grande solitude de l'être qui le vit comme un abandon.

Lorsque « nous dialoguons en monologue », nos discours ne sont pas entendus.

Les signes gestuels d'abandon sont décelables chez les personnes qui souffrent de douleurs de la nuque, celles qui posent une main sans cesse sur leur nuque. Mais l'abandon, qui entraîne une grande solitude, peut déclencher des trous de mémoire et des tremblements, dus à un isolement profond.

L'abandon est indissociable de :

- être abandonné ;
- abandonner ;
- s'abandonner.

Dans cette névrose se mélangent la peur d'être abandonné, la peur d'abandonner et celle de s'abandonner (se relâcher).

À savoir que nous venons facilement à bout d'une névrose d'abandon.

Je parle à un adulte comme à un petit enfant : « Si une maman n'abandonne pas son enfant, vous, adulte qui souffrez de ce sentiment, comprenez que ceux qui nous aiment ne nous abandonnent pas. S'ils venaient à le faire c'est qu'ils ne nous aimaient pas pour notre être mais pour notre paraître. »

CHAPITRE III

LES GRANDS SCHÉMAS DE LA PSYCHANALYSE

LE SCHÉMA

Nous venons de voir les symptômes, les syndromes, les phobies, les névroses et l'intelligence de leur mécanisme inconscient.

Voyons maintenant les éléments qui établissent « le schéma » dans lequel nous nous trouvons. Une multitude de composants constituent un schéma dont je vous propose de voir ensemble les éléments les plus courants :

- ces places qui font souffrir ;
- la préférée ;
- le préféré ;
- l'étiquette ;
- confusion des rôles ;
- reconnaissance et identité ;
- le regard des autres ;
- le féminin/masculin.

Qu'est-ce qu'un schéma ?

Un schéma est ce qui dessine l'ensemble de la situation au vu des éléments annoncés par le discours de l'inconscient. Dans mon bureau, je dessine sur un tableau le schéma du patient lorsque ensemble nous avons décodé la situation dans laquelle il se trouve.

Ici, prenons des exemples de schémas plus ou moins dits classiques.

Nous parlons, évidemment, des schémas familiaux. À savoir qu'un schéma familial peut parfois remonter plusieurs générations en arrière.

Le rôle et la place de chacun, dans une famille, sont différents de ce que nous appelons le schéma d'origine décrit dans « Du berceau ». Par exemple, dans une famille ce peut être la mère qui prend les décisions alors que dans le schéma d'origine c'est le rôle du père.

Autre exemple, le père est dans l'affectif et la mère se trouve décisionnaire pour le matériel.

Dans le schéma se dessine ce qui va déterminer « notre place ».

Quelle place occupons-nous au sein de la famille ?

- la préférée du père ;
- le préféré de la mère ;
- l'enfant rejeté, mal-aimé ;
- le père autoritaire ;
- le père effacé ;
- la mère soumise ;
- la mère abusive ;
- l'enfant-roi ;

- la princesse ;
- le surdoué ;
- l’incapable ;
- l’enfant du sacrifice, etc.

Afin de mieux comprendre dessinons ensemble des exemples de schémas et observons leurs conséquences (sauf prise de conscience, bien sûr).

- D’un père autoritaire et d’une mère soumise, les enfants seront inévitablement dans l’acceptation.

- D’un père effacé et d’une mère abusive les enfants seront dans la résignation.

- De parents éloignés, se met en place la préférée du père et ou l’enfant-roi de la mère.

Et ainsi les schémas sont multiples.

Alors pourquoi parler de nos schémas ?

Parce que nous allons, à notre insu, les reproduire ou tenter de nous en échapper.

Les enfants retracent les mêmes schémas dans leur construction et parfois ils ne le constatent qu’après dix années de mariage. Exemples :

- D’un père autoritaire et d’une mère soumise, le fils épouse une femme soumise et reprend le schéma du père dans son autoritarisme.

- La fille épouse un homme autoritaire et s’y soumet.

- D’un père effacé et d’une mère abusive, le fils recherche une femme de décision et s’effacera comme son père.

– La fille reprend le schéma familial en devenant décisionnaire dans son couple, elle épouse un homme effacé comme son père.

– Dans l'exemple de l'enfant-roi, cela se complique puisqu'il se croit tout permis et peut penser avoir accès aux plus hautes sphères, souvent avec succès, mais il reste insatisfait car, dépourvu de son règne, il régnera sur les autres.

– La préférée du père aura beaucoup de mal à remplacer celui-ci par un homme sans y établir des éléments comparatifs qui rendent inaccessible la place de l'homme.

Ainsi, les schémas sont très variables et n'ont d'importance que si nous les subissons et qu'ils entraînent un mal de vivre. Si nous n'en souffrons pas, laissons le schéma à l'état de constat.

CES PLACES QUI FONT SOUFFRIR

La préférée du père

Nous, parents, aimons chacun de nos enfants, mais il y a un enfant parfois, avec qui nous sommes plus complice, avec qui nous avons plus d'affinité, c'est ainsi.

Prenons le cas de la préférée du père afin d'analyser les conséquences.

Il arrive qu'un père soit très complice avec une de ses filles. Cela est subtilement et largement dissimulé, au point que la fille et son père n'en soient nullement conscients.

Comment cela se passe-t-il ?

Le père dépose son regard bienveillant sur sa fille, ce qui donne une luminosité à l'enfant, puis à la jeune fille qui grandit.

Le père entoure psychologiquement, et non pas nécessairement physiquement, sa fille dans une sorte de cercle protecteur.

Le père lui transmet aussi de ce fait : « sa puissance d'homme ».

La jeune fille est « érotisée » par le père (amour sans connotation sexuelle).

Et voilà notre jeune fille hautement protégée, sécurisée mais en danger, je m'en explique.

Ce sont ces jeunes filles en sécurité avec elles-mêmes que nous pouvons reconnaître puisqu'elles « portent le père, le protecteur, la sécurité, le matériel ». Elles ne sont aucunement inquiètes de leur physique, puisque érotisées par le père et détachées du matériel, puisque protégées par le père.

Elles sont porteuses de « la puissance du père ». Très convoitées, elles sont jalouées, puisqu'elles sont à la fois représentation des symboles homme, de par le père et des symboles femme, de par leur sexe féminin.

Certaines personnes les regardent et perçoivent cette « puissance » que l'on nomme phallus (sexe d'homme imaginaire) ce qui engendre chez ces autres une forme de jalousie dont la formulation est la suivante : « Je convoite ce que je pense que l'autre possède et qu'il ne possède pas. »

Nous parlons ici de « puissance imaginaire » !

Mais pour avoir été hautement sous la protection du père, elle n'a pas appris à se protéger, à se défendre... Papa y veillait !

Elle est naïve, sans protection, elle est porteuse de symbole masculin et très féminine, jalouée, convoitée... Elle est la femme à abattre !

Mais, de plus, pour être sous le cercle hautement protecteur du père, aucun homme ne peut « pénétrer ce cercle ».

Vous l'aurez compris, cela est un des mécanismes des prémices de « l'hystérie », c'est-à-dire « enfermée dans une enveloppe de femme auréolée par le père ».

Mais laissons de côté les grandes théories !

Si elle est désirée par les hommes, elle attire, aussi, les hommes « pervers », ceux qui sont en recherche inconsciente du père (vers le père : père-vers) cela en est le danger.

Elle est aussi jalouée par les autres femmes en défaillance et en recherche du père.

Et devant sa naïveté à n'en rien comprendre, elle finit par entrer dans « la culpabilité inconsciente » d'avoir été « choisie ». Elle entre, hélas, trop facilement dans « le tout accepté » et se soumet aux volontés des autres dans le seul but d'effacer sa différence. Tout cela dans un nuage absolument inconscient !

Ce sont des femmes en grandes souffrances intérieures, dues au simple fait qu'elles ne comprennent pas :
– Pourquoi tant de jalousie ?

- Pourquoi tant de pervers ?
- Pourquoi les autres me font du mal ?
- Je ne comprends pas, je ne leur ai rien fait ?
- Pourquoi mes sœurs me jalourent-elles ?

Comment sortir de cette place ?

Pour cela, il faut prendre conscience de cet enfermement sous la haute protection du père, que je nomme « être sous l'emprise du père ». Cela n'est pas visible si ce n'est par les éléments que je viens de décrire. C'est un travail à faire, mais dans un premier temps, encore faut-il l'accepter, ce qui pour une femme dans ce cas lui semble absurde !

Ensuite, acceptez que vous êtes la préférée du père. Imposez-vous ! Défaites-vous de cette culpabilité d'avoir été choisie. N'acceptez plus que l'on vous mette à une place de petite fille. Comprenez que quoi que vous fassiez vous serez jalouree, et acceptez-le (mais éloignez-vous des jaloux/ses) allez vers des femmes comme vous, fuyez les « défaillantes du père » qui ne chercheront qu'à vous abattre et fuyez les pervers d'urgence ! Ainsi vous ne serez plus en danger, apprenez à vous défendre et à vous protéger !

Le préféré du père

C'est celui qui est « choisi » pour reprendre « le flambeau » familial. Cela est sans conséquence sauf si le fils refuse ce « rôle », il entre alors en dualité avec son père.

À savoir qu'un père peut aussi faire porter le flambeau à une de ses filles. Place très désagréable mais dont les conséquences sont minimales, juste un peu de révolte pour le jeune homme si il refuse cette charge.

Le préféré de la mère

Adulte, pour se défaire de cet amour « envahissant » il « sublime sa mère ». C'est-à-dire que, comme une statue de la Vierge Marie, pour s'en défaire, il la range sur une étagère. Ce sont ces fils qui pensent que leur mère est sublime, surtout lorsqu'elle n'est pas à côté d'eux !

C'est « l'enfant-roi ». Celui qui règne en toute impunité sur la famille et sur sa mère. Ce schéma est, hélas, plus courant lors de divorce et lorsque les pères sont absents de leur place. Ce sont des enfants qui plus tard règnent sur « leur monde », dans « l'insatisfaction » d'avoir perdu leur place, qu'ils retrouvent rarement dans la société. Mais certains y parviennent !

La préférée de la mère

Elle est sublime ! Épanouie à souhait ! Dans sa féminité, bien sûr.

En confiance avec elle-même, elle a reçu en cadeau de sa mère une image de femme.

Reconnue par sa mère, dans l'échange de leur regard, c'est une femme libre, auréolée de féminité absolue. Vous les reconnaissez aisément, ce sont ces femmes qui passent leur temps chez le coiffeur, les esthéticiennes, et au shopping sans hésiter de se miroi-

ter, dès qu'elles croisent leur image. Ce sont aussi ces femmes qui n'hésitent pas à faire 200 km pour rejoindre leur homme ! Elles sont, quelque part en elles... libres !

Elles ont souvent reçu ce « surplus » de féminité de par leur mère, celle-ci, ne l'ayant probablement pas reçu de leur propre mère.

Ce sont ces femmes « finement égoïstes » qui savent être à leur place de femme, et savent vous remettre à votre place si vous empiétez sur leur espace de femme !

À savoir que nous les croisons rarement dans les couloirs des psy !

LA SYMBIOSE PÈRE-FILLE

Dans « Du berceau... » nous avons vu l'importance de « la symbiose mère-fille » et la place primordiale du père de « séparer la mère et l'enfant ».

L'agoraphobie est, en effet, sous l'influence de la symbiose dans le chapitre cité.

Mais ce chapitre serait incomplet si nous n'y ajoutions pas cet autre phénomène.

Certains événements peuvent survenir dans une famille et le père se voit prendre le relais de la maman et se substituer à son rôle. Ici encore nous parlons d'événements engagés avant quatre ans. Le père prend le rôle de la mère. Ces situations sont de plus en plus courantes de nos jours où les pères prennent soins des bébés. Les changer, leur donner le biberon, etc.

Je ne parle pas de ces faits, je parle d'infiltration psychologiquement symbiotique.

Par exemple :

- L'enfant qui ne recherche que le regard de son papa.
- Il se sent rassuré près de celui-ci.
- Il appelle « papa ! papa ! » lorsqu'il est inquiet.
- Il réclame son père pour le bercer et lui parler.

Peu à peu, le père entre, à son insu dans une « symbiose père-fille ».

Le schéma est installé, la mère est effacée du cercle symbiotique, le père la remplace.

Nous pouvons dire : « Le père est la mère. »

Cela, bien sûr, dans les symboles qui les représentent.

Et la mère n'existe plus en tant que telle. Elle ne peut être vécue par l'enfant que dans « l'intouchable et l'inaccessible » c'est-à-dire : la sublimation.

En grandissant, la complicité se renforce entre le père et sa fille, sans pour autant que nous soyons physiquement dans une attitude fusionnelle. Le père et sa fille sont en symbiose, c'est-à-dire que celle-ci ne sait plus agir sans le regard de son père, ne sait pas penser sans les paroles de papa, et, en cas de « besoin », c'est encore à papa qu'elle fait appel. C'est cela une symbiose père-fille mais aussi père-fils.

Dans le cas d'une symbiose père-fils, le fils plus tard entre violemment en dualité avec son père, c'est pour lui le seul moyen de se libérer de la symbiose instaurée, ce qui fait, évidemment, souffrir les pères, inconscients de ce qui leur arrive.

Dans le cas de la symbiose père-fille cela est plus compliqué.

Dans le complexe d'Œdipe, il s'agit de « tuer le père » pour retourner dans le monde de la mère. (Tuer le père signifiant : le démunir de son « pouvoir, de l'emprise, d'influence ».)

Dans une symbiose père-fille le complexe d'Œdipe ne peut s'exprimer puisque « le père est la mère » et que la mère est sortie du cercle. Ainsi, l'Œdipe, la séduction et la symbiose ne forment plus qu'un :

– L'enfant voudrait retourner dans le monde de la mère.

Elle s'y trouve mais avec son père qu'elle identifie comme « mère ».

– L'enfant voudrait séduire son père et prendre la place de sa mère.

Nous y sommes, la fille est à côté du père.

– L'enfant désire rester en symbiose avec « l'Autre ».

C'est chose faite, le cercle symbiotique où les autres sont exclus est clos.

Nous sommes dans un conflit d'identité. L'enfant en grandissant peut déclencher une peur panique d'identité ne sachant plus : Qui est qui ?

– La tendresse s'inscrit chez le père.

– C'est le père qui rassure.

– Le regard du père donne la reconnaissance.

Mais si : « Le père est la mère. »

Si mon père est ma mère, qui suis-je ?

La jeune fille perd, à son insu, son identité de femme.

Elle entre dans la perte d'identité, la confusion des rôles et le conflit des identités.

Elle ira de déceptions en chagrins et amertumes, recherchant désespérément sa mère dans le regard d'un homme puisque celle-ci se fondait dans l'image du père.

Je parle ici de cas extrêmes, où la personne n'aurait pas trouvé une possibilité de « s'en sortir ».

Voyons maintenant, la fusion mère-fils.

Le même schéma mère-fils est différent, nous sommes plus dans une situation fusionnelle puisque la mère, dans sa tendresse, est dans un gestuel affectif.

Ce sera au fils, en grandissant, d'expliquer à sa maman chérie qu'il ne peut pas faire « couple » avec sa propre mère. Ce qui surprend et laisse souvent maman dans une grande déception !

La fusion mère-fille.

Comme la fusion mère-fils nous sommes ici dans « l'accouplement » ou plus précisément « le jumelage ». La mère ressent les joies de sa fille, sa fille partage le bonheur de sa mère. Leurs ressentirs sont comparables à ceux de jumelles. Le père n'a pas séparé la mère et sa fille. Ce sera au conjoint de la jeune fille de le faire. Dans le cas contraire, si personne ne sépare la fille de sa mère (psychologiquement) le jeune homme épouse « les jumelles » !

Pour terminer ce sujet je parlerai, afin de ne pas engendrer de confusion, entre la symbiose père-fille ou fils, la fusion, mère-fils, ou fille, de ce que les psychanalystes appellent : les pensées incestueuses.

Nous devons marquer les différences entre les situations symbiotiques et fusionnelles qui relèvent d'érotisation, sans connotation sexuelle, à la différence de « pensées incestueuses » ou « situations incestueuses ».

Je n'ai pas le souhait de parler de ce sujet qui mérite beaucoup plus d'explications. Je dirais juste que dans le cas d'inceste, un père par exemple « touche » sa fille pensant que lui seul peut prétendre à ce droit. Nous sommes ici face à « une pensée dérangée » qui relève d'« une problématique grave ». La seule chose dont je voudrais prévenir c'est que le rôle de la mère est aussi de préserver ses enfants de ce risque. À savoir, qu'un enfant qui entre dans un mutisme total est un enfant en « danger ».

Nous devons apprendre à nos enfants que leur corps leur appartient...

L'ÉTIQUETTE

La plupart des personnes qui consultent montrent des difficultés à trouver leur place.

Notre place se définit sous l'influence du discours de l'autre dans lequel notre famille nous conforte. Voyons quelques exemples de ces discours :

- Oui mais, (il) elle, elle est forte...
- Oui, mais (il) elle, elle est belle...
- Oui mais, (il) elle, tout lui réussit...
- Oui mais (lui) elle, elle sait répondre...

Etc. Etc.

Est-ce qu'une personne est plus forte qu'une autre ou est-ce qu'une famille a besoin de désigner : « La plus... belle, forte, apte, etc. ».

Il est souvent plus facile de « coller une étiquette » à l'autre que de la porter soi-même.

Sachez qu'en collant une étiquette à un ou plusieurs de vos enfants vous l'enfermez et l'emprisonnez dans son emballage étiqueté !

C'est dans une certaine souffrance qu'un adulte sortira de son emballage.

CONFUSION DES RÔLES

Dans une famille, chacun a un rôle bien défini.

Le père se doit d'occuper sa place et la mère de se définir dans son rôle.

Je vous livre les symboles et nous verrons ensuite les conséquences de ce que je nomme la *confusion des rôles* qui engage un *déplacement*, chez un *enfant/adulte*, dans sa vision du couple, si papa et maman ne sont pas à leur place.

Mais, rare sont les couples où chacun est à sa place !

Ce qu'il faut comprendre :

– Pour une *femme* : le premier homme de sa vie est son *père*.

– Pour un *homme* : la première femme de sa vie est sa *mère*.

C'est le père qui va engager chez ses enfants l'image de l'homme au-delà de sa place de père et c'est la mère qui reflète l'image de la femme, en dehors de son rôle de mère.

Voici les grandes lignes des *symboles* de la femme, de la mère, de l'homme et du père.

La mère

Elle rassure l'enfant, elle l'entoure de tendresse.

Elle est dans le *don de soi*, c'est-à-dire donner sans attendre en retour.

Mots-clés se rattachant à la symbolique de la mère : tendresse, rassurer, éphémère (effet mère), recherche de miroir, reconnaissance (puisque la mère reconnaît son enfant à la naissance, dans le cas contraire, l'enfant naît sous x...). Reconnaître son enfant avec ses différences.

C'est elle qui console et affectionne son enfant.

« Besoin » est une fonction que remplit la mère dans « les cinq sens de l'enfant ».

La symbolique de la mère est essentiellement : « *maternelle* ».

La femme : douceur, sensibilité.

Elle reçoit, elle donne, elle est dans l'échange.

Séduisante, être aimée et aimer.

Le père

Il a un rôle de *protecteur*.

Il pose les interdits et les limites. Nous appelons cela *la loi du père* qui sera reprise plus tard par la loi sociale : patron, juge, policier, etc.

Il impose le *respect*.

Il pose les repères.

Mots-clés se rattachant à la *symbolique du père* :

– identité (puisque nous portons le nom du père qui trouve sa racine dans les interdits du père : le *non du père*) ;

– trahison (puisque le père nous *vole* notre premier *objet d'amour*) ;

– mensonge et reproches (puisque les explications données par le père qui reprend sa femme auprès de lui sont travesties) ;

– père, *perd* et peur (*une peur de perdre* due à une mauvaise coupure, trop violente ou mal orchestrée).

La symbolique essentielle du père est :

Le matériel.

L'homme :

Il protège.

Il n'impose pas mais il dit.

Il n'est pas un repère mais une référence.

Il n'identifie pas, il offre son nom.

Son rôle est d'aimer et de protéger (ce dont il a le plus peur... une femme !).

Observons ce qui constitue « les nuances » :

Le père est protecteur, un homme protège.

La mère est dans le don de soi, la femme est dans l'échange.

Le père impose sa loi, l'homme propose.

La mère affectionne et maternelle, la femme aime et aime être aimée.

La mère rassure, elle est dans la tendresse, la femme est dans la douceur.

La reconnaissance nous est donnée par le regard de la mère.

La femme est séduisante à regarder.

L'homme est dans l'espace, la femme est dans le temps.

L'homme et la femme sont dans l'échange.

Ces nuances sont d'une importance capitale !

Ce sont ces mots que nous envoie, avec précision, l'inconscient qui peuvent nous indiquer que nous sommes dans un « inversement de rôle », et dans « la confusion des genres ».

Voyons quelques exemples du décodage de l'inconscient :

– J'ai « besoin » d'un homme (ou d'une femme).

« Besoin » c'est rechercher ce que la mère n'a pas comblé.

– Il (elle) n'a aucune « reconnaissance ».

« Reconnaissance » est une recherche du regard de la mère.

– Elle (il) me fait des « reproches ».

« Reproche » est un discours qui s'adresse à un père pas à un homme (ou à une femme).

– Il (elle) n'est pas « rassurant ».

«Rassurer» est le rôle d'une mère pas celui d'un homme (ni d'une femme).

– Il (elle) ne m'apporte pas la «sécurité».

«Sécurité» est donnée par le père ce n'est pas le rôle d'un homme (ni d'une femme).

Et ainsi de suite...

Ces discours annoncent une confusion des rôles.

Nous pouvons décoder facilement le manque de la mère et le manque du père dans le comportement d'un adulte.

Un adulte qui souffre du *manque de la mère* sera dans une recherche *affektive*, c'est-à-dire *maternelle*, sous n'importe quelle forme que ce soit.

Un adulte qui souffre du *manque du père* sera dans une recherche *matérielle*, recherche de biens matériels, d'acquisition, d'argent, etc.

RECONNAISSANCE ET IDENTITÉ

La reconnaissance est donnée par la mère et cela reste plus marquant pour une femme que pour un homme.

Un jeune *homme* a besoin de son *père* pour trouver sa route. Une jeune *femme* a besoin du regard de sa *mère* pour se *reconnaître* en tant que femme. C'est ici aussi une différence.

Mais, en règle générale, une mère qui n'accepte pas son enfant tel qu'il est, même s'il est différent d'elle,

laisse l'enfant dans une grande *amertume*, *tristesse* et *chagrin*. Ce sont ces trois ressentirs qui annoncent le manque de reconnaissance de l'amour que nous aurions aimé recevoir de notre mère.

C'est un réel drame pour un enfant de constater : « Maman n'aime pas ce que je fais, ce que je dis, ce que je suis. »

Et cela entraîne un *besoin de reconnaissance* que nous irons chercher ailleurs.

Cette soif d'être reconnu par une société, dans un groupe, dans un système social, le besoin de reconnaissance, sont en effet les conséquences pour un enfant qui n'aura pas été accepté tel qu'il est par sa mère.

L'identité est donnée par le *père* puisque nous portons le nom du père.

Une personne en quête d'identité montre des signes de mal-être profond.

Elle ne réussit pas à s'identifier. En *manque du père*, elle se *perd* dans son discours en mélangeant « il » et « elle », puis en employant des « on, eux, ceux, nous, les autres... »

Le besoin d'identité montre que *l'enfant adulte* n'a pu *s'affirmer*. Il se *perd* dans son langage, dans un *jeu de mots*, mal défini, qui entraîne une souffrance à s'imposer et à se faire respecter.

Alors, faites un effort : oubliez les « on, nous, eux, ceux... » et commencez par vous imposer. Commencez vos phrases tout simplement par « je » !

Charité bien ordonnée commence par soi-même !

Vous finirez par vous entendre et votre place s'imposera d'elle-même !

LE REGARD DES AUTRES

Le regard des autres, ce n'est pas « les autres qui nous regardent » mais *nous*, qui nous regardons, avec leur regard, leurs valeurs, leurs opinions sur ce qui se dit ou ne se dit pas, se fait ou ne se fait pas.

C'est cela, le *regard des autres*.

Il y a d'abord le regard des autres, ces *grands Autres*, comme disait Lacan : *Papa, maman*.

Puis, l'entourage : les « *petits autres* ».

Alors si votre mère souhaitait un enfant différent de celui que vous êtes, dites-lui simplement :

« Pardon, maman, de ne pas être celui que tu voudrais que je sois. »

Et gardez votre personnalité !

Ne pas être soi pour être accepté, c'est se rejeter pour que les autres nous acceptent.

Tôt ou tard, face à nous-même, il est difficile de se retrouver face à un inconnu.

Cela engage une peur ! Peur de l'un-connu (moi).

Alors mieux vaut faire fuir ceux qui nous regardent différemment ou nous veulent différents, plutôt que de se fuir soi-même.

Que ne ferait-on pas pour un peu d'amour, juste pour être accepté, reconnu, admiré, aimé, sollicité, regardé !

Nous sommes prêts à *ne plus être nous-même* !
À quoi bon être aimé pour ce que nous ne sommes pas !

Tôt ou tard, nous nous détestons et, croyez-moi, nous passons beaucoup plus de temps avec nous qu'avec les autres !

FÉMININ/MASCULIN

Que nous soyons homme ou femme, nous avons une partie dite *féminin* et une partie dite *masculin*.

C'est cet ensemble féminin/masculin qui va créer, entre deux personnes, osmose ou harmonie.

Si une personne a 70 % de féminin et 30 % de masculin et qu'elle rencontre une personne qui, elle, aurait 70 % de masculin et 30 % de féminin, ces personnes seront en osmose totale car cela donne un équilibre 100 % masculin, 100 % féminin.

Que représente notre féminin ?

Il symbolise la sensibilité, la sensualité, la douceur et tout ce qui est symboliquement représentatif de la *femme*, il est notre réaction *instinctive* et *sensitive*...

Son symbole principal est : la *créativité*.

C'est de cette partie que nous devons apprendre à puiser nos forces alors que trop d'entre nous pensent, à tort, qu'elle est représentative de nos faiblesses.

Une telle *richesse* contenue dans cette partie ne peut en aucun cas être une faiblesse, mais une partie qui nous *fragilise*, si nous la *refusons*.

Que représente notre masculin ?

Il est le *raisonnement*, la *pensée* réfléchie et *mathématique*, « *les pieds sur terre* », le contraire du sens du féminin.

Il est ce qui nous permet de *décider* et d'accéder à nos *ambitions*, il est notre *volonté*, notre *détermination*. Il est symboliquement représentatif de *l'homme*.

Son symbole principal est : *l'action* !

Notre masculin est ce qui nous pousse vers l'action.

Cette théorie du *féminin/masculin* est une des plus importantes puisqu'elle redonne à notre psychisme équilibre et paix intérieure que nous recherchons.

Pourquoi et comment cela est si important ?

La théorie est la suivante :

Si nous sommes en action excessive, dans la peur de perdre, en quête de pouvoir, dans un raisonnement exagéré, etc. Notre masculin se gonfle, devient trop important et atrophie notre féminin.

Nous perdons alors le sensitif, nous ne ressentons plus les choses, nous les mettons en raisonnement, notre équilibre intérieur est bouleversé, nous sommes fatigués, essoufflés, nous perdons notre paix et notre bien-être intérieur, notre communication avec les autres devient compliqué.

Cela vaut pour un homme ou pour une femme.

Voyons quelques exemples ou notre partie masculin est en excès :

– Si un père voulait un garçon et que vous êtes une fille, à son insu, il vous élève comme un garçon.

Il vous enseigne, dans la confusion, le comportement d'un homme auquel vous adhérez volontiers par amour.

Votre masculin en grandissant est déjà en surcharge.

– Le cas inverse est une mère qui élève son enfant dans un féminin trop fort et augmente celui-ci chez son fils.

– Dans les cas de divorce où une mère élève seule son enfant et croit bon d'être tantôt dans son rôle de mère, tantôt dans le rôle du père. Une mère est une femme et ne peut en aucun cas se substituer au père, c'est-à-dire à une place d'homme. Ici encore le masculin est en exagération.

– Une femme qui se *bat* comme un homme pour réussir sa vie professionnelle.

Alors, pourquoi s'obstiner à se faire du mal ?

Et nous, psychanalystes, de dire : « Cessez de vous faire Mâle ! »

Si vous, madame, prenez les identifications du masculin pour atteindre vos objectifs et que, vous, monsieur, vous vous gonflez de masculin, l'un comme l'autre « tuez votre féminin ».

« Vous avez mal, parce que vous vous faites du mâle ! »

En revanche, l'excès de *féminin* engendre des problématiques différentes.

Le masculin représente *l'action*. Les personnes en excès de féminin sont dans *l'inertie*. Le masculin est au repos.

Nous devons impérativement replacer notre féminin et notre masculin.

À savoir que si nous avons un masculin important et un féminin faible, c'est notre féminin qui se voit le plus.

Si notre féminin est plus important que notre masculin c'est notre masculin qui se voit le plus.

C'est comme si, sur une toile, nous peignons le masculin en noir et le féminin en blanc ; un masculin, fond noir et une pointe blanche de féminin, vous avez compris que ce petit point blanc est ce qui apparaît le plus. Et inversement.

Alors l'essentiel ici encore est de respecter ce que nous sommes !

Et cela se fait dans ce que tout le monde entend, ce fameux : « Lâcher prise ! »

Facile à dire, pas facile à faire !

Mais si vous y parvenez...

Rapidement, la femme retrouve sa place et son *espace de femme* dans la paix et la sérénité, son *féminin* retrouve forme, la femme devient détendue, relaxée et tellement moins stressée !

Le masculin a lâché prise, le féminin reprend confiance et la femme, détendue, devient belle !

Voyons pour l'homme, à présent.

Lorsque vous expliquez à un homme qu'il a une partie *féminin refoulée*...Il ne va pas l'accepter volontiers et, pourtant, pour eux comme pour nous, cette partie reste leur *meilleur atout*.

Les hommes ont honte !

De quoi ?

De nous offrir des fleurs, de venir vers nous, d'oser nous parler ou nous sourire pour prendre un rendez-vous.

En dehors de cela, certains hommes sont de grands créatifs qui s'ignorent.

Nous trouvons alors des hommes épuisés.

Les hommes apprendront à être eux-mêmes, à accepter leur sensibilité, sensualité, délicatesse et caresse sans y voir une faiblesse.

Ainsi, homme ou femme, nous devons accepter la *richesse* de notre *féminin*, dans le cas contraire, nous menons un combat contre nous-mêmes !

Le féminin/masculin est une théorie fascinante lorsque l'on en comprend le sens !

CONCLUSION

Les difficultés d'identités, dont :

- la place ;
- l'étiquette ;
- l'inversion des rôles ;
- la confusion des genres ;

– le féminin/le masculin ;
sont très importantes et elles constituent un travail
considérable dans le cadre d'une psychanalyse. C'est un
travail sur notre inconscient.

Les difficultés d'identités sont aussi douloureuses à
vivre puisqu'elles entraînent une souffrance, souvent,
exprimée par ces phrases :

- Je ne sais plus où j'en suis.
- Je suis perdue.
- Je ne sais plus qui je suis.
- Je ne reconnais plus les autres.
- Je ne sais plus qui est qui ?
- Tout se mélange dans mon esprit.

Il est important de travailler sur les identités cela est la
certitude de pouvoir continuer son chemin vers la vie !

Pour conclure

Lors d'une séance, où j'étais moi-même en psychanalyse, je demandais à mon psy : « Mais, quand est-ce que je vais arrêter de chercher à comprendre ? »

Il me répondit ceci : « Le jour où vous arrêterez, vous commencerez à vieillir ! »

La psychanalyse est une autre logique qui nous permet d'apprendre à se poser les bonnes questions, les réponses s'imposent d'elles-mêmes.

Un jour, un jeune homme sanglotait dans mon bureau. Il revivait son enfance et son parcours qu'« il jugeait désastreux ».

Je me demandais si la boîte de Kleenex suffirait à éponger son chagrin. Il renifla dans le dernier mouchoir en papier puis leva son regard encore larmoyant vers moi et murmura : « Mais... Pourquoi ? »

« Juste, pour un peu d'amour !... »

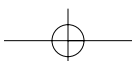
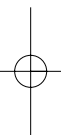


Table des matières

Avant-propos	11
---------------------------	-----------

DU BERCEAU...

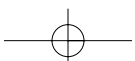
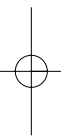
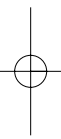
I – À quel moment commence la vie de l'enfant ?	15
L'étape foetale	18
II – La naissance	19
La femme devient mère et l'homme prend la place de père	19
Le retour à la maison	25
Pourquoi bébé pleure-t-il ?	29
III – Le monde de la mère	33
La symbiose	36
Ce « bout d'elle »	37
L'effet miroir	38
Bébé bord d'elle	40
L'étape phallique	41
Sortir de la « chose »	44
Le sevrage	49
La coupure	50

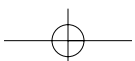
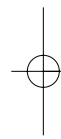
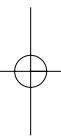
IV – Frustration et castration	55
La frustration	55
La castration	58
Le complexe d’Œdipe	58
Amour et séduction	61
V – Le monde de l’enfant	65
VI – L’origine de l’enfant	73
VII – Ce que perçoit l’enfant	75
L’interprétation	75
L’enfant et l’école	76
La famille	77
L’amour et l’enfant	81
VIII – La communication de l’enfant	83
Les maladies psychosomatiques	83
La dette	84
Les enfants du divorce	86
La psychologie de l’enfant	90
Un virage difficile	92
Indépendance et autonomie	94

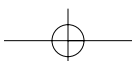
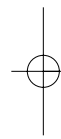
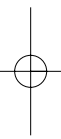
...AUX NÉVROSES

Introduction aux névroses	101
I – Les manifestations	103
Symptôme	103
Syndrome	104
C’est quoi une angoisse ?	104
Les phobies	105
Les ADP (Attaques De Panique)	106
Pour conclure	109

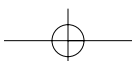
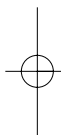
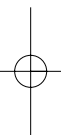
II – Ces maladies honteuses	111
L'anorexie	114
La boulimie	118
L'agoraphobie	120
La claustrophobie	128
Névroses de castration et d'abandon	131
III – Les grands schémas de la psychanalyse	135
Le schéma	135
Ces places qui font souffrir	138
La symbiose père-fille	143
L'étiquette	147
Confusion des rôles	148
Reconnaissance et identité	152
Le regard des autres	154
Féminin/masculin	155
Conclusion	159
 Pour conclure	 161

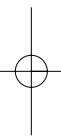
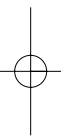






Mis en pages par DV Arts Graphiques à Chartres,
cet ouvrage a été achevé d'imprimer en avril 2004
par l'Imprimerie Sagim-Canale à Courtry.





Imprimé en France

Dépôt légal : avril 2004
N° d'impression : 7344

